

Hermann Iline

L'Absurdité



L'Absurdité

*Il nous jette du beau dans le vrai, du vrai dans le pur, du pur dans l'absurde,
et de l'absurde dans le plat - Valéry*

Avant-propos

Dans l'art, l'épuisement des ressources esthétiques amena le déferlement de l'absurdisme dans l'arrangement des mots, des images, des notes. Des exercices techniques se substituèrent à la recherche intuitive de la beauté. Le sens du beau est un don inné, divin, atemporel, il ne peut pas se soumettre aux fluctuations des innovations aléatoires.

C'est dans la peinture que l'ensauvagement débuta au XIX-me siècle : l'impression, l'expression, le fauvisme, le surréalisme, le non-figurativisme consacrèrent le règne du hasard, du caprice, du défi flagrant.

Ensuite, vint le tour de l'écriture : le flux de la conscience, des situations absconses, le ton hystérique, populacier, l'insurrection fracassante contre des fantômes. La philosophie glissa vers le journalisme, la sociologie, la psychanalyse, le commentaire du fait divers et des tracasseries économiques. La charlatanesque philosophie analytique et ses ramifications mirent le point final à l'héritage de la sagesse antique. La musique atonale mit fin à la présence de la mélodie et de l'harmonie.

On savait que les civilisations étaient mortelles, mais on apprenait, avec horreur, que l'art était davantage vulnérable aux épidémies des *expériences*.

Ce n'est pas un hasard que le terme d'*expérience* se répandit dans tous les domaines, même au-delà de la science et de la technique. Ces *expériences* remplacèrent la fidélité à nos sens les plus nobles – ceux du bien, du beau et du vrai. Les réseaux neuronaux vinrent appuyer les réseaux sociaux dans la promotion de la moyenne statistique dans la

jugeote commune. Ce n'est plus le savoir qui débouche sur le pouvoir, c'est le pouvoir performatif qui rend superflu le savoir éducatif. Les professeurs devraient se préparer à se requalifier en plombiers. Ensuite, viendra le tour des chercheurs.

Jadis, à la vénération de la Création, s'ajoutait le goût de la création humaine. La profanation de ce goût s'appelle absurdisme, et celui-ci s'installa définitivement dans les jugements des masses. Car c'est la masse, aujourd'hui qui est juge, commanditaire et promoteur de la grisaille hyper-rationnelle, rentable, pleine de bon sens sans rêve.

Le désordre politique et l'injustice sociale servirent de prétexte à tant de rébellions idéologiques ou intellectuelles, mais les progrès, que ces mouvements appelaient de leurs vœux, furent réalisés, le plus souvent, par leurs adversaires, mieux à même de réconcilier les idéaux et les contraintes économiques.

Ces progrès rendaient la rébellion – caduque, ce qui privaient les intellectuels, figurant parmi les instigateurs de ces mouvements, de leur raison d'être ; et pour changer de terrain, ils le déplacèrent vers ce qu'ils appelaient philosophie.

Ce n'est plus l'ordre public, qui était frappé d'absurdité, mais le sens même de l'existence. On se mit à diaboliser un fantôme, porteur de chaos mental, de projets apocalyptiques, de vide spirituel.

Mais toute démarche philosophique doit se référer, en dernière instance, à la réalité. Or la vie, sur notre planète, indépendamment des fracas qui la secouent, fait partie de cette réalité, elle offre tant d'excellents motifs d'en être saisi, d'y déceler des mystères passionnants, d'y découvrir une harmonie prodigieuse, d'éprouver le besoin de produire des créations humaines, inspirées par la Création, dont on ignore le Créateur.

Sur notre planète, tous les malheurs, toutes les violences, naturels ou artificiels, ne peuvent pas effacer de notre conscience ce tableau, qui mériterait le nom de Paradis. La Terre, visiblement, est un paradis unique, dans un Univers glacial, inerte, effroyable. L'enfer, c'est l'ailleurs, l'au-delà de notre belle Terre. L'enfer, heureusement, uniquement pour notre imagination qui nous placerait dans ces horribles contrées.

Le sens de notre existence ne consisterait-il pas dans l'entretien de notre admiration devant cet Univers époustouflant, devant cette œuvre qu'on est incapable de découvrir l'origine, les forces, les desseins ? Et cela jusqu'à notre dernier souffle ou dans les pires des souffrances, dans les plus irréversibles déconvenues.

Contre les Absurdistes

Étymologiquement, être absurde veut dire émaner d'un sourd. La voix du sourd aux appels du siècle fait vibrer mes propres cordes. Celle du sourd à Dieu, me fait regretter, qu'il ne soit pas muet.

Jadis glorieux, vivre de l'impossible devint honteux. C'était vivre de l'espérance, c'est à dire d'une promesse de l'impossible. Saisir l'impossible, ou le néant, permet de cerner les frontières du nécessaire, ou de l'être. Plus on rêve l'impossible, mieux on fait le nécessaire. Mieux on saisit le platement possible, plus on est basement suffisant.

Ni le savoir ni la création, en eux-mêmes, ne justifient la vie ; seule la musique, qui deviendrait leitmotiv de celle-ci ou accompagnement de celui-là nous ferait oublier le silence absurde et angoissant de l'existence. Et toute musique naît des bonnes vibrations : *Le sens de l'existence est dans l'intranquillité et dans l'angoisse* - A.Blok - *Смысл жизни заключается в беспокойстве и тревоге*. St-Augustin (*inquietas*), [Heidegger](#) (*Sorge*), Borgès (*intranquilidad*) seraient d'accord.

Le possible bonheur est trop haut, et le nécessaire malheur est trop profond, pour qu'ils se rencontrent. Le bonheur est dans les rendez-vous, que le suffisant fixe à l'impossible. Et que, le plus souvent, on rate, puisqu'on surveille l'heure et non pas l'heur.

Le terme d'*être*, presque entièrement vide, est tout de même utile, pour désigner ce point médian entre la pensée et le rêve, ou entre la raison et l'âme. Le problème est dans l'entente impossible entre l'en-deçà de l'être,

qui est *vivre* (où l'on *vit* selon son *muscle*), et son au-delà, qui est *rêver* (où l'on est selon son *âme*).

Être noble : comprendre que *leur* vrai est négligeable, ressentir que *ton* bien est impossible, se réjouir que *notre* beau est nécessaire.

La part du doute ou de l'assurance ne dit rien sur la qualité de ma vie, puisque c'est la part du rêve qui en est le premier critère, et le rêve peut s'incruster aussi bien dans le doute que dans l'assurance. Les absurdistes ou phénoménologues ne voient qu'une facette de la vie : *Vivre, c'est vivre dans la certitude* - E.Husserl - *Das Leben lebt in der Gewissheit*.

L'univers du rêve a sa propre logique ; l'impossible y est plus présent que le possible, l'inexistant y a plus de place que le suffisant ou le nécessaire.

On ne peut pas vivre de la musique ; on ne peut qu'en laisser envahir ses rêves. La vie est cadences et bruits ; le rêve – émotions et musique. La raison et la noblesse n'ont pas grand-chose à se dire ; la raison désespère et la noblesse invente de folles espérances. Mais si tu veux une vie indiscernable du rêve, écoute Aristote : *L'homme doit tout faire pour vivre selon la partie la plus noble qui est en lui*. Vivre serait donc entendre et poursuivre l'éphémère, éternellement inexistant et attirant, la mort du corps guidant et justifiant la noblesse de l'esprit.

La finitude banalise les chemins et les buts ; seul le commencement peut être infini, en s'identifiant à l'élan vers l'inaccessible.

Le rêve est ce qui, sans montrer de buts, fait sentir l'élan. Même vers l'inexistant. *Une utopie n'est pas un but, mais une direction* - Musil - *Eine Utopie ist aber kein Ziel, sondern eine Richtung*.

L'homme de rêve est chez soi dans l'inexistant : dans le futur inconnaissable et dans le passé disparu. Contrairement au robot, au culte du présent palpable. *La machine tend à changer les souvenirs incertains, l'avenir confus - en présent identique* - Valéry.

Toute profondeur finit par être maîtrisée, et, donc, par rejoindre la platitude. La vraie hauteur se donne à nos faiblesses, elle ne peut pas être maîtrisée, on la subit, on la vit comme un élan vers l'inexistant ou l'inaccessible. La fausse hauteur, la hauteur maîtrisée, celle qui est due à la force ou à la persévérance, suivra le sort banal de toute profondeur.

L'élan est un regard intense sur ce que ton étoile désigne au pays de l'inexistant, en absence de tout chemin, tracé par les autres. *Jamais la passion ne touche à ses limites* - Platon.

Ce n'est pas le nombre plus élevé des possibles qui fera le charme de mon espérance face à la possession, de mon rêve face à la réalité, mais que j'espère et je rêve l'impossible.

L'espérance n'est pas une attente du possible, mais une foi en l'impossible. *L'homme est une âme immortelle dans l'état d'espérance* - F.Schlegel - *Der Mensch ist ein unsterblicher Geist im Zustande der Hoffnung*. L'esprit convaincu par l'impossible s'appelle âme.

Dans le rêve, il n'y a ni matière ni esprit, ces composants de la réalité ; le rêve est immatériel et ne repose que sur l'âme. Il est absurde de dire : *Je n'aime le rêve que tant que je le crois réalité* - A.Gide.

Le talent artistique n'est peut-être que la présence, consciente ou non, d'une âme créatrice, demeure de la hauteur. Les esprits et les cœurs des

hommes atteignent à peu près les mêmes profondeurs, mais sans la dimension céleste, ils sont condamnés à la platitude terrestre. Les idées et les sentiments sont démocratiques ; les états d'âme, mis en musique par le talent, - aristocratiques. Et Pouchkine : *Deux sortes d'absurdité : la première émerge du manque de sentiments et d'idées, pallié par les mots ; la seconde – de leur plénitude et du manque de mots* - *Есть два рода бессмыслицы : одна происходит от недостатка чувств и мыслей, заменяемого словами ; другая — от полноты чувств и мыслей и недостатка слов* - introduit une fausse symétrie : entre la vie servile et le rêve libre il y aura toujours un gouffre.

Dans l'absurdité absolue de l'amour, le sage trouve un bon prétexte pour s'abêtir. Le sot, dans le même cas, se tourne résolument vers l'intelligence du calcul. Aimer, c'est savoir sacrifier l'utile et rester fidèle à l'inutile. Sans l'amour, l'image ne crée, même chez un sage, qu'un paysage ; chez l'amoureux, l'image crée un climat.

Il est absurde d'opposer la souveraineté du Je à l'héritage des structures de l'espèce. Le sujet, sa liberté et son originalité, s'affirment surtout dans le regard sur les structures, qu'elles soient à lui ou à tout le monde.

Les égarements aussi bien du premier que du second Wittgenstein sont dus à la même méprise : occulter la place de la représentation entre la réalité et le langage. Opposer les faits aux choses est absurde, puisqu'il n'y a pas (dans la représentation) de faits sans choses ni de choses – sans faits ; l'analyse du langage, dans l'oubli de la représentation, est une tâche banale et superficielle, n'apportant pas grand-chose de la réalité, puisque le langage interroge la représentation plus que la réalité.

On a son propre regard, lorsqu'on est capable d'embellir même des objets invisibles, voire inexistants. Nos contemporains ont d'excellents

yeux, mais qui ne s'arrêtent sur de vilains objets, bien palpables, trop visibles. À quoi sert une oreille juste, si l'on chante faux ?

Spinoza : *Ordo et connectio idearum idem est ac ordo et connectio rerum* - *L'ordre et la connexion des idées sont les mêmes que l'ordre et la connexion des choses*. L'une de ces inepties dont grouille le spinozisme ! Ici – une assimilation, aussi absurde que la désassimilation entre le corps et l'âme. Dans la réalité, il n'y a que des choses ; dans la représentation, il y a des objets et des relations ; dans le langage, ce porte-parole des idées, les connexions sont de nature langagière ou représentative – rien à avoir avec les choses réelles. Et le corps, qui jouit ou souffre, peut déterminer l'âme à penser, et l'âme, qui évalue ou s'élève, peut déterminer le corps à bouger – contrairement à ce qu'édicte ce charlatan du Nord.

Nietzsche : *Es gibt keine Fakten - nur Interpretationen* - *Il n'y a pas de faits, rien que des interprétations*. Pour toi, les faits seraient une espèce de vérités absolues. Mais les faits font partie d'une représentation et non pas de la réalité. On interprète les discours ; le discours ne contient que des références d'objets ; tout objet se réduit aux faits – interpréter sans faits, c'est représenter sans objets – absurde ! Ce qui vaut pour l'homme vaut, également, pour la machine intelligente, qui est impuissante sans les faits. De mieux en mieux câblés, les résultats de l'herméneutique deviennent des faits de plus.

Valéry : *L'esprit est absurde par ce qu'il cherche, et grand par ce qu'il trouve*. Il cherche l'idée et ne trouve que le langage. L'idée n'est qu'un projet, les mots sont des objets naissant des contraintes et ne devant pas grand-chose à l'idée.

La poésie, c'est un songe dans la nuit de la vie, c'est la faculté de ne pas se réveiller et vivre et croire le rêve plus profondément que la réalité. *La*

matière propre de la poésie est l'impossible crédible - G.B.Vico - La propria materia della poesia è l'impossibile credibile.

Ce n'est pas le courage, mais l'obligation de l'artiste : énoncer l'ineffable, chanter l'inaudible, séjourner dans l'inexistant, tenir à l'insaisissable, se fier à l'irréparable, se détourner du prouvé, faire carrière et sombrer avec le sublime et l'impossible - Nietzsche - *am Großen und Unmöglichen zu Grunde zu gehen*. L'impossible devenant ma nécessité : *La nécessité, mère de l'art - Apulée - Mater artium necessitas.*

Dans un métier, où compte surtout l'invention, ils poursuivent cette chimère impossible, l'authenticité.

Une fois sorti de l'ennui et de l'absurde du descriptif, tout bon créateur se tourne, successivement, vers la transformation, ses invariants, ses noyaux. Le sommet de l'art : réduire au noyau tout ce qui était transformable. Progrès des opérations : additionner, multiplier, annihiler ; progrès des opérandes : désigner, exprimer, substituer. *Méprise le savoir dont l'œuvre finale périsse avec son opérateur - de Vinci - Fuggi quello studio del quale la risultante opera more coll'operante d'essa.*

La netteté de la frontière entre la vie et l'art est signe d'artiste ; c'est en la franchissant qu'il devient, respectivement, maître ou esclave ; sa force n'a aucun sens dans la vie, son humilité n'a aucun sens dans l'art. La vie est une épreuve de forces ; l'art n'est qu'une consolation par la beauté. Toute force étant devenue suppôt du désespoir, la consolation ne peut plus compter que sur nos faiblesses – l'amour, la caresse, le sacrifice.

Non seulement il est impossible de trancher si la beauté des choses naît en elles-mêmes ou dans notre regard, mais toute exclusive y débouche sur une tragédie : *Un être bien malheureux serait celui qui aurait le sens*

interne du beau et qui ne reconnaîtrait jamais le beau dans les objets - Diderot, et le bonheur de celui qui est privé de son propre regard ne peut être que bien court et manquant de hauteur.

Ceux qui ont *beaucoup à dire* font, d'habitude, du remplissage de formes, qu'ils ne maîtrisent pas, et une fois le *travail* accompli, ils éprouvent la sensation de *vide* ; le maître ne fait que *rêver* et *créer* des formes, qui *parleront* elles-mêmes, et à la fin il éprouve le sentiment de *plénitude*, car son œuvre aura rejoint la réalité, c'est à dire la perfection. *Écris sous l'attrait de l'impossible réel* – M.Blanchot.

En tout art, on trouve du calcul caché, mais si la méditation technique exclut la préméditation artistique, je n'aurais rien à partager avec les poètes, je resterais avec les géomètres, qui se font une optique logique, sans rien d'absurde - on y reconnaîtra la raison des longueurs d'onde et des lignes, on n'y trouvera plus l'absurde du beau.

Je me dis, que l'art est *un hymne mélancolique de l'inexistant*. Donc, ni récits ni bonheur ni réalité. Et je tombe sur une belle définition de Pasternak : *L'art est un récit du bonheur d'exister* - *Искусство — есть рассказ о счастье существования* - dissonant en mots, nous sommes harmonieux en musique.

Le créateur, c'est la noblesse des contraintes, la liberté du talent, l'originalité du style ; donc, opposer le *qui* au *quoi* (les contraintes), au *comment* (le style), au *pourquoi* (la noblesse), est absurde. Cette opposition n'a de sens que chez les non-créateurs, chez ceux qui sont dépourvus de quelques-unes de ces trois facettes.

Le style a sa place même dans l'incompris, même dans l'incompréhensible, tandis que la sincérité y est absurde et n'a de sens que

dans le compris. Le style est la concordance des témoignages, à charge ou d'alibi. Mêler la sincérité au style, c'est condamner celui-ci à la banalité et à la platitude.

C'est par l'âme, et non pas par l'esprit, qu'il faut tendre vers le Beau. L'esprit ne conduit que vers les impasses, les désespoirs, l'absurde. C'est pourquoi tant de *spirituels* se contentent du médiocre, ayant échoué dans la poursuite du Beau.

Devenir artiste, c'est avoir le courage de t'engager dans une impasse personnelle, sur laquelle la solitude te guide et les buts ne sont là que pour t'exciter par leur inaccessibilité. Les artistiques de masse se déferlent sur les voies communes, en compagnie des agents commerciaux et des garagistes. La confusion fait dire à Cioran : *À mesure que l'art s'enfonce dans l'impasse, les artistes se multiplient.*

Ton écrit doit avoir pour origine tes états d'âme, ces couleurs musicales, ces étincelles instantanées, hors langage, hors idées et, par définition, indicibles, intraduisibles, et ton écrit serait un enveloppement des causes illisibles par de lisibles effets.

Il est absurde d'opposer LE sentiment à LA raison. Parmi les sentiments il y a ceux qui s'accordent parfaitement avec la raison ; d'autre part, il y a tant de sentiments féroces, témoignant de notre origine bestiale et qui forcent l'appel à la raison animale qui coïncide avec les sensations animales. Ce qui mérite le noble nom de sentiment s'appellerait caresse, s'opposant à la possession, à la force, à la droiture, à l'inertie. Nous partageons certaines caresses avec les bêtes : l'instinct maternel, la séduction des femelles, le sens de communauté. L'homme ajoute des caresses spirituelles, verbales, musicales, picturales, architecturales, où, par des écarts avec la norme, se manifeste la personnalité de créateurs.

Aujourd'hui, tous les lointains ont rejoint la proximité du présent. L'art, qui est le présent du passé, se trouve dans une familiarité dégradante avec le futur du présent, qu'est la technique. L'intimité impossible tuera la séduction de l'art et l'artiste séducteur.

Dès que je me sens touché par le salut, s'ouvre aussitôt, béant, le chemin de ma perte ; mais si j'accepte la perte comme mon destin, je sens l'attouchement du salut - c'est cela peut-être l'impossible répétition, l'éternel retour, l'incertain purgatoire.

Dieu est mort, puisque l'homme apprend la sage parole et désapprend le chant fou : *Dieu serait l'excitation et la terreur de la folie humaine* - [Nietzsche](#) - *der Gott wäre der entzückte und entsetzte Wahn der Menschen*. La poésie, la musique, le rêve ne sont que des folies nous sauvant de la solitude ; Dieu, c'est l'impossibilité de la solitude du chant ; tandis que ni la parole, ni même le cri, ne m'ouvrent plus à l'écoute divine. Non, Dieu du chant, de l'intensité, qui n'est pas la force, ce Dieu n'est pas mort ; s'il l'était, je serais condamné au soliloque ; une sensation impossible pour tout créateur de mélodies.

Là où toute distance est précise, la vraie proximité, qui est du pur rêve, est impossible. *L'illusion croît avec la distance ; la distance disparaît avec l'illusion* - Don-Aminado - *Расстояние увеличивает иллюзию ; иллюзия уничтожает расстояние* - croît l'illusion-erreur ; disparaît la distance-poids, pour céder à la proximité-ailes, qui ne s'appuie que sur l'illusion.

La définition spinoziste de Dieu, *ens absolute infinitum*, paraît être moins absurde, si l'on la lit à la lumière des contraintes et des fins, en voyant dans *absolute* - détachement ou liberté (par étymologie), et dans *infinitum* - absence de fins (par abus de négation).

Tout paléontologue, tout physicien, tout constructeur d'ordinateurs, tout biologiste, tout cogniticien, s'il est honnête, devrait reconnaître que l'homme - avec son anatomie, sa métaphysique, son métabolisme, son esprit - est impossible. L'impossible, est-ce la définition même de l'œuvre de Dieu ?

Nos meilleures attentes – d'amour, de consolation, de caresse, de fraternité – ont toujours quelque chose d'affolant, d'impossible, d'incompréhensible. Elles deviennent prière, lorsque aucune oreille, aucune main, aucun cœur ne s'en aperçoit plus.

Mes actes, créatifs ou contemplatifs, maîtrisent, ou au moins sont en accord avec les voix du vrai ou du beau, que j'entends au fond de mon soi connu. Mais la voix du Bien, au fond de mon soi inconnu, reste sans écho ou constate d'irréconciliables dissonances. Mais, dans tous ces cas, la limite, vers laquelle converge mon enthousiasme, ne peut avoir qu'une origine divine. *Il faut chercher ce qui est au-dessus de la pitié et du Bien - il faut chercher Dieu - Chestov - Нужно искать того, что выше сострадания, выше добра. Нужно искать Бога* - on sait, que ces recherches sont vaines, il suffit donc de vénérer cette limite introuvable.

Dans un monde sans Dieu, d'après ces oiseaux du malheur que sont les philosophes, on doit se livrer à l'absurdité, à l'horreur, à l'angoisse. Moi, je n'y vois que l'ennui mécanique pour les stériles, et la liberté créatrice pour les fertiles.

Celui qui ne croit pas en l'inexistant ne sera jamais consolé. *On naît avec les hommes, on meurt, inconsolés, parmi les dieux* - R.Char.

L'esprit n'aurait pas pu imaginer la réalité (même la plus simple, la matérielle), s'il ne l'avait pas vue. Plus qu'invraisemblable, la réalité est impossible, pour un esprit impartial. *Inintelligible, ininventable par l'esprit,*

et – cependant visible ; le dieu ne peut être que dans cette direction - Valéry. Et cette direction est encore plus flagrante, si, au-delà de la matière, nous poussons jusqu'au Vrai, au Beau, au Bien.

À la pesanteur de l'existence on peut opposer la légèreté qu'on se procure en constituant un trésor de l'inexistant. Et si c'était cela – la Grâce !

La vie devrait être vue comme une impossible féerie, un mensonge mélodieux, mais les hommes la réduisent à une vérité sans éclat ni musique. La musique, mieux que tout, nous égare, nous laisse hors des vérités battues, nous rend sédentaires nostalgiques d'une patrie inconnue, c'est ce que veut dire Nietzsche : *Sans la musique la vie serait une errance - Ohne Musik wäre das Leben ein Irrtum* (et non pas une erreur ; c'est la musique qui est l'erreur salutaire).

On rêve selon le mensonge - pour réveiller en nous le rossignol ou la chouette, mais on vit selon la vérité - pour éradiquer en nous l'âne et neutraliser le mouton. Les hommes *doivent vivre dans le mensonge ou voir l'horrible vérité d'une existence absurde* - Tolstoï - *должны жить во лжи или видеть ужасную истину бессмыслицы бытия* - dans le premier cas, ils se mettent au-delà des mots et des idées (au milieu desquels se trouve la demeure de la vérité et d'une vie rationnelle), où ils se réjouissent des écarts de langage.

Comment on échappe à l'ennui mécanique des oui-non : par l'absurde (apagogie syntaxique ou sémantique), par l'indécidable (Gödel !), par le paradoxal (méta-connaissances). Toutes les trois échappatoires ne sont que langagières, accessibles seulement aux maîtres des meilleurs langages.

Pour parler de l'existence, nous pouvons porter en nous trois mondes : celui du vrai, celui du beau, celui du Bien, dans lesquels nous plongeant nos

trois interprètes – l'esprit, l'âme, le cœur, et qui font de nous un intellectuel, un artiste, un saint. D'où trois cas extrêmes : si je ne reconnais que le monde du vrai, je devrais affronter, dans une lutte féroce, un désespoir noir ; si je ne vis que du beau, je vivrais une espérance dans l'inexistant ; si je me laisse emporter par l'émoi du Bien, je porterais l'amour ou la caresse à ce monde immatériel. L'existence est placée par l'esprit dans une représentation, par l'âme – dans un langage, par le cœur – dans la réalité. L'union des trois paraît être impossible ; il faudrait être un ange, ou celui qui n'affronte que les anges.

La vérité est l'obstacle et non pas l'allié de ma recherche de consolations. Dans les questions vitales, l'âme éprouve une espérance impossible, là où la vérité, appuyée par l'esprit, prouve un désespoir certain.

Aucune image verbale, picturale, intellectuelle ne peut *coïncider*, en tout point, avec la chose réelle visée. Il est même absurde de parler de *coïncidence*, ou d'*adéquation*, puisque le réel et le représenté sont incommensurables. St-Augustin : *Mentir, c'est avoir une chose dans l'esprit et en énoncer une autre - Ille mentitur, qui aliud habet in animo, et aliud enuntiat* - confirme, involontairement, que, d'après leur définition stupide de la vérité comme adéquation, nous sommes des menteurs permanents, et personne n'y échappe.

Kierkegaard : *Ma raison me quitte, ou plutôt, je la quitte ; tout ce qui est en moi crie la contradiction*. Lamentable credo absurdiste. La panique devant des contradictions ne prouve que l'impuissance langagière ou le tâtonnement conceptuel. La raison accompagne tous nos gestes, que ce soit en musique ou dans le bruit, dans la partition ou dans le calcul.

Ceux qui se désespèrent de l'absurdité du sens de la vie ne sont

sensibles qu'aux deux niveaux de l'admiration : celui de la chose créée (désirée, conçue, possédée) et celui du processus de la création. Mon espérance est exclusivement liée au troisième niveau, celui de la fonction même. Elle est cet arbre, ne se réduisant ni aux fruits ni aux fleurs, surmontant et le vivifiant déracinement et l'appel des cimes et la densité des ombres. Elle est la hauteur, qui est fonction de l'âme ; elle est le regard, qui est fonction de l'esprit ; elle est l'amour, qui est fonction du cœur. *Le malheur, c'est l'absence de fonction* - Kierkegaard.

Quand, chez Dostoïevsky, on charcute une vieille, égorge son propre père ou se pend par caprice, ce sont des actes, qui ne devraient jamais aller au-delà d'un article d'un chroniqueur provincial, énumérant des faits divers d'un village. Mais on en fit des illustrations savantes d'une napoléonomanie, de la mort de Dieu ou des pulsions psychanalytiques. L'auteur y est aussi ubuesque que ses commentateurs – charlatanesques.

Dans l'élite, la première fonction de l'âme est de rêver ; celle de l'esprit – de créer. Les rêves faiblissent, et la création glisse vers l'absurdité, d'où l'intérêt du renouvellement des consolations et des langages. Jadis, seule l'élite laissait des traces dans la mémoire collective ; aujourd'hui – c'est la foule, qui ignore l'appel consolant et la richesse langagière. Mais le tragique reste une constante de l'élite ; il ne fut jamais une propriété de la foule. La calamité sociale est la soumission de l'élite à la foule.

Quand, dans les affaires du monde, je vois la raison, le calcul, le sens évincer le rêve, je pense, ironiquement, aux innombrables absurdistes vouer le futur au règne du chaos : *Si la littérature d'avenir doit devenir absurde, le monde le serait aussi, pour ne plus être seulement tragique, romantique et religieux* – G.K.Chesterton - *If nonsense is to be the literature of the future, the world must not only be the tragic, romantic, and religious, it*

must be nonsensical.

Les sceptiques stériles, hurlant à l'absurdité ou à la vanité de l'existence collective et de ses buts, usurpent souvent le beau titre de nihiliste. Le nihiliste vit une existence solitaire, animée surtout par ses propres commencements, pour lesquels il n'a besoin de personne, de rien ; et ses moyens, c'est son talent et sa noblesse.

Presque tout est commun dans l'imagination de finalités ou de parcours, à laquelle se livrent, respectivement, les absurdistes et les pédants. Seuls les nihilistes, avec leur imagination de commencements sauvent l'intellect de la routine des commentaires des autres. Mais les beaux commencements ne naissent que dans la solitude ; affronter celle-ci est presque toujours une malchance pour l'esprit et une chance pour l'âme.

Camus : *Se déclarer innocent, hardiesse toujours impossible à l'homme seul.* Et c'est la définition même du troupeau : une vaste et bêlante innocence émanant d'une rumination, sereine, cadencée et franche. Et Publilius n'y comprit rien : *Si tu veux vivre en innocent, tu vas tout droit vers la solitude - Solitudinem quaerat, qui vult cum innocentibus vivere* - c'est sur le banc des accusés, bricolé par ma conscience, que je l'acquies plus sûrement.

On devient révolutionnaire, lorsqu'on vit de l'essence du monde. Quand on est trop immergé dans son existence, on attache trop d'importance à son absurdité (incongruité avec le rêve) et finit par une révolte, qui est encore plus absurde.

Nier une absurdité peut apporter de la lumière aux autres, jamais à moi-même. L'absurdité de la chose niée se traduit en mesquinerie de la négation. Ne méritent d'être niées que des choses sensées.

Les absurdistes voient le conflit central - entre l'irrationalité du monde et le besoin de clarté, qui travaillerait l'homme ; je vis du besoin de l'insaisissable, qui me donnerait un vertige assez fort, pour que je le traduise en musique ; et le monde me subjugue par sa merveilleuse rationalité. À la rébellion d'absurdiste je préfère l'acquiescement d'ironiste.

C'est le refus ou le mépris - justifié ! - du mode monologique et l'incapacité - injustifiable ! - de bâtir un discours dialogique, qui expliquent la résurgence de l'approche par l'absurde. L'union d'une intelligence, d'une ironie et d'une noblesse est nécessaire, pour créer un jeu d'ombres croisées, d'intensité comparable, au lieu de n'émettre qu'une pâle lumière partielle ou de tout éteindre, dans l'indifférence.

En promulguant l'absurdité du but, j'élève le moyen à la dignité de vrai but. Et celui-ci ne devrait jamais être absurde.

Notre vrai soi est un grand muet, comme Dieu ou la réalité ; être d'accord avec soi-même est une ânerie impossible. Mieux on s'interroge, moins on se comprend. *L'homme est un inconnu pour lui-même, et il ne sait jamais ce qu'il est capable de produire sous une provocation neuve* (volé chez St Augustin) – P.Claudel.

L'absence de sens dans ce qui est grandiose – n'importe quel absurdiste péremptoire peut le clamer. Mais seul un nihiliste est capable de le créer ex nihilo : *Introduire un sens, admis qu'il n'y réside aucun sens* - Nietzsche - *Einen Sinn hineinlegen, gesetzt daß kein Sinn darinliegt.*

Deux types de répartition d'ombres et de lumières, qui me sont également étrangères : la lourde noirceur à la Schopenhauer, avec ses lamentations sur l'absurdité et l'absence de sens, et la lumière grisâtre à la

Hegel, avec sa soporifique et logorrhéique ontologie (ces deux compères sont, pourtant, portés aux nues par, respectivement, Wittgenstein et Marx). L'harmonie désirable est une projection d'ombres vers la hauteur, une fois que je suis pénétré par la lumière, qui se cache dans les profondeurs ; l'arc en ciel étant constitué d'enthousiasme, de honte et de noblesse, et les éclairs de l'esprit naissant dans les ténèbres.

Ils appellent *nihilisme* la proclamation que ni Dieu ni la morale ni le bon sens ne contrôlent plus la pensée, et qu'il faille se soumettre à l'absurdité de l'existence. La source de ma pensée et de ma musique est mon soi inconnu, qui me souffle le sens exaltant de ma vie ; et l'écoute de ce souffle me remplace toute recherche du divin extérieur ou d'un Bien normalisé. Mon Vrai rejoindrait l'universel, mais mon Beau ne traduirait que ce souffle unique. Voilà le nihilisme qui me rendit à moi-même.

Deux clans d'égale niaiserie : les absurdistes – la contingence est une nécessité à acclamer, et les rebelles – la nécessité est une contingence à abattre. La même jonglerie verbale qu'avec l'être et le non-être de leurs ancêtres.

Les matérialistes et les existentialistes : tu dois faire pour être ; les idéalistes et les essentialistes : ce que tu fais fut découle de ce que tu es. Dans l'être, les premiers voient l'absurdité et les seconds - l'intensité ; l'intensité du devenir n'est qu'un reflet de l'être.

L'ineptie de Dostoïevsky, une larmette d'enfant le faisant rendre le billet à Dieu ; l'ineptie de Bergson, un seul enfant damné désavouant la Création ; l'ineptie d'Einstein, un seul enfant malheureux rendant tout progrès impossible ; l'ineptie de Camus, la souffrance non-justifiée d'un enfant étant révoltante ; l'ineptie de Sartre, les livres ne faisant pas le poids, face à un enfant qui meurt ; l'ineptie du *parti pris des choses*, voyant dans la

souffrance des enfants le mal absolu - mais un bon écrivain est une présence divine comprenant toujours une bonne enfance, une bonne pleureuse et un bon croque-morts ! Inconsolable comme le père des *Kindertotenlieder* et implacable comme l'*Erlkönig*. L'un des buts d'un art serait : comment transformer une larme d'enfant en une pensée d'adulte.

Qu'est-ce qu'espérer ? - te rendre compte qu'aucune raison ne justifie ton enthousiasme et persister à t'enthousiasmer. Parier sur l'inexistant. *Pour être désespéré, il faut avoir espéré l'impossible* - Valéry - on reconnaît une belle espérance par son entente avec un beau désespoir.

C'est la difficulté de défendre un *oui* monumental au monde, qui le rend sacré ; il est si facile de dénigrer, de geindre, d'appeler la mort ou le Dieu vengeur, de se vautrer dans l'absurde et d'étouffer dans le désespoir ; que vivent l'espérance, l'étonnement et la joie des couleurs, des mélodies, de la pitié et de la noblesse !

L'absurdiste ramène tout au problème du savoir ; les angoissés et les paisibles devraient leur piètre état à une ignorance respective quelconque. Tandis que la vraie angoisse est due à une conscience, plus forte que la science, et la vraie paix d'âme - à une science sans conscience.

Prendre l'absurdité de la vie au sérieux, c'est ainsi qu'ils veulent consoler l'homme ! Prendre de haut le sens profond du rêve, - même si ce n'est pas très intelligent, sur cette voie on peut tomber, par hasard, sur une vraie consolation.

La tragédie n'est pas dans l'hybris, le chaos de la vie, que l'esprit représenterait ; la tragédie est dans l'harmonie de l'âme que la vie, implacable, paisible et cohérente, désagrège - l'intervention du temps égalisateur dans les reliefs inimitables de l'espace.

Au paradis est absurde l'espérance ; dans l'enfer – le désespoir. Et puisque dans la vie réelle (et non pas dans celle du rêve), tout tend vers des finalités infernales, il faut y pratiquer l'art de la consolation, absurde pour les yeux et salutaire pour le regard.

C'est avec les graines du champ de l'impossible qu'il faudrait ensemençer celui du possible. Pour des récoltes immortelles, la génétique modifiée est sans danger. *Ô mon âme, n'aspire pas à la vie immortelle, mais épuise le champ du possible* - Pindare. Ne pas se laisser envahir par l'ivraie du nécessaire. C'est ainsi que t'avaient lu et mis en exergue, respectivement, Camus et Valéry. La vie, la beauté, le Bien, pour la raison mécanique, la machine, sont impossibles. Regardez, aujourd'hui, les champs du possible, en peinture ou en musique, - les distinguez-vous des décharges publiques ? Et l'écriture, elle aussi, subit chaque jour davantage cet urbanisme lugubre et aculturel, ennemi de la kénose vivifiante.

L'absence de but décrit aussi bien le mauvais que le bon nihilisme. Le premier, l'absurdiste, le constate et se met à se lamenter et à justifier son cynisme. Le second, le noble, le proclame par un acte de volonté, car l'essentiel de nos élans et de nos visages s'associe à la hauteur de nos commencements et à la noblesse de nos contraintes.

L'ennui semble être un point commun entre les révolutions française et russe. 14 Juil.1789 - Rien. - les plumes et les caméras enthousiastes inventeront ce que ne virent les yeux ni perçut l'esprit. Nov.1917 : *parmi cette horreur sans nom, au fond de cette absurdité - l'ennui. Tout fiche le camp et - il n'y a pas de vie. Il n'y a pas de ce qui insuffle la vie : d'un élément de lutte* – Z.Hippius - Нояб.1917. *Среди этих омерзительных ужасов, на дне этого бессмыслия - скука. Всё летит к чёрту и - нет жизни. Нет того, что делает жизнь : элемента борьбы.* Les descendants introduiront les lutteurs, les arènes et les

récompenses.

Le plus humaniste des messages, celui de Tchekhov : la compassion et la langueur vous étreignent, sans que les affaiblisse une interrogation sur la crédibilité intellectuelle ou sociale de ses héros perdus et impossibles. Qui nous déshumanise le plus ? - les sociologues et philosophes, rigoureux et raseurs. Pour comprendre Tchekhov, il faut se dire, que, s'il écrivait aujourd'hui, sa pitié, sa tristesse et son lyrisme trouveraient autant, sinon davantage, de matière.

Qu'apporte au Russe la clarté ? - des vérités communes, l'ennui personnel, l'absurdité de tout rêve. *L'insécurité effrayante de ces âmes russes, qui se plaisent aux situations embrouillées* - R.Rolland. La clarté, qu'installe l'algorithme de l'esprit, finit par rendre inaudible tout rythme de l'âme. Les assemblées humaines du futur ressembleront à nos salles-machines, comme, récemment, elles ressemblaient aux étables.

Pseudo-valeurs, refuges des médiocrités : vérité, liberté, authenticité. S'opposant au rêve impossible, à l'esclavage d'une passion, au désespoir autour d'un moi introuvable.

Chez les absurdistes, on remarque surtout qu'ils ne sont guère doués pour le sublime. Les farcesques, en revanche, souvent débordent de ce don oblique. On accède à la farce par une voie absurde, et donc humoristique, ou par une voie sublime, et elle s'appellera ironie.

L'horreur et l'absurde devinrent spécialités des repus : *En cette vie immonde, ma gueule fut tout le temps dans la boue ! Et vous attendez de moi du pittoresque ?* - S.Beckett - *All my lousy life I've crawled about in the mud ! And you talk to me about scenery ?* - c'est ainsi que les millionnaires décrivent leurs ennuis, menant à la réussite finale. Le vrai pittoresque ou le

vrai pacifique ne sied plus qu'aux loqueteux. Ma vie fut une grimace, et mon premier lecteur me reprocha l'absence de tout sourire sur ces pages convulsives.

Partout j'entends la plainte : *tout n'est qu'apparence, absurdité, impermanence – comment ne pas se pendre !* À la place de cette horreur je vois plutôt une réalité pleine de sens et de constantes et qui ne m'inspire que l'ennui.

L'orfèvrerie de l'absurde, sur trois plans : la platitude, la profondeur, la hauteur - Pénélope, les Danaïdes, Sisyphe.

Le nihilisme, qui proclame l'absurdité des fins, est puéril ; le nihilisme, qui réclame l'égalité des parcours, est niais ; le seul nihilisme, digne et créateur, est celui qui acclame les commencements hors sentiers battus.

Les absurdistes (Chestov, Cioran) croient que l'absence de fondements (le déracinement) favorise l'épanouissement de l'individu ; mais le plus bel épanouissement se forme dans nos commencements, qui sont une espèce de fondement. S'épanouir dans un parcours impeccable ou dans un but atteint est ou sera à portée des robots.

Ni l'art ni le savoir ni la puissance n'arrivent à libérer la vie de son accompagnement d'absurdité ou d'angoisse. Même le livre, qui réunit ces trois grandes illusions, finit par se lézarder ou s'écrouler. Seul l'amour réussit à préserver un semblant de consolation ou satisfaction. Ç'aurait dû être une grande victoire du Christianisme sur l'Antiquité. Mais seules les défaites apportent de la durée à ce qui est noble.

Parfois je suis prêt à accepter le terme d'*absurde*, pour désigner ce que j'appelle *consolation*, puisque aucune justification cohérente n'en est

possible. Mais ma consolation est faite surtout d'une musique, tandis que *absurde* voulait dire *discordant*. *Ce mot absurde de consolation – ne pas savoir désespérer est ne pas vivre* - Goethe - *Trost ist ein absurdes Wort: wer nicht verzweifeln kann, der muß nicht leben*.

Impossible de mettre les ailes au service de nos exercices de reptation terrestre. Sur Terre, l'aile pèse et freine ; dans l'air, étouffe la gravitation.

L'ironie est une réaction de la sensibilité au sens, tragiquement intraduisible, du Bien. Quand le Bien théorique (venant de Dieu) fait défaut, on voit dans le bien pratique (allant vers l'homme) - une réaction de l'humour à l'*absurdité du destin*.

Ma vie étant ponctuée par mes débandades, les plus anciennes perdent de leur intensité. D'où des nostalgies du passé, du Bien passé ; ce qui est absurde, le Bien étant atemporel, tandis que le mal s'incruste nettement dans le temps.

Si les sophistes et [Nietzsche](#) effacent la frontière entre le Bien et le mal (*die Grenze zwischen Gut und Böse verwischt sich*), cela ne veut pas dire, que la vie en soit entachée au même point, mais que, au royaume des actes, cette frontière est impossible à tracer ; mais devant la conscience et devant les mots, cette frontière est chaque fois recrée et redessinée avec netteté, par la sensibilité ou par le talent. [Platon](#) et Aristote nous ennuiant avec leurs valeurs ou prix fixes, tandis que ce sont des vecteurs à variables (des arbres !) qui décrivent mieux le monde.

Que diriez-vous de celui qui *nie le libre arbitre, la finalité, l'ordre moral, l'altruisme, le mal* ? Comme moi, vous diriez, évidemment, que c'est un idiot de village, un étudiant renvoyé d'une faculté de logique, Bouvard ou Pécuchet. Pourtant, c'est ce qu'admirerait [Nietzsche](#) chez cette *araignée*

qu'est **Spinoza** !

Les seules lois éternelles sont dans la mathématique. Toutes les autres sont provisoires. Le seul domaine, qui défie toute loi, c'est l'action, sensée refléter le Bien. Il existent des lois, hors toute morale, qui résument l'intérêt pragmatique de l'homme (*struggle for life* darwinien) ; elles sont comparables aux lois de la création des fondements du Vrai et de sa démonstration, aux lois, propres aux genres ou écoles du Beau. La liberté morale du Bien est due, intégralement, au hasard apophatique, celui qui ennoblit l'homme, s'écartant de ses intérêts évidents. Curieusement, les absurdistes détestent le hasard : *Si le hasard est roi, voici l'affreuse liberté de l'aveugle* - Camus. Il faut se rappeler aussi, que le rêve, commençant souvent par les yeux fermés, doit son intensité au hasard et non pas aux lois.

Spinoza : *Inquirere an aliquid daretur, quo invento et acquisito continua ac summa in aeternum fruerer laetitia* - Chercher un Bien dont la découverte et la possession eussent pour fruit une éternité de joie continue et souveraine. Un galimatias intégral, chaque mot n'y est qu'absurdité ! La possession de ce qui n'est qu'une étincelle, faite pour brûler dans ton âme plutôt que pour réchauffer ton esprit ! Comment s'appelle une joie, qui serait éternelle ou continue ? - l'ennui ! *Le bonheur, qui perdurerait tous les jours, me serait insupportable* - Tchékhov - *Счастья, которое продолжается изо дня в день, я не выдержу* - un malheur de doctrine vaut mieux qu'un bonheur de routine.

Impossible de rendre, fidèlement, un sentiment, puisque l'essence de tout grand sentiment est dans la profondeur indicible de la vie ; on ne peut qu'en rendre la forme, c'est-à-dire l'intensité du verbe et la hauteur du regard ; l'art n'est pas dans le descriptif, mais dans l'inventif.

Ce terrible choix : la pose, faute de spontanéité, d'un séditieux ou la sincérité, faute d'imagination, d'un humble. Là où le goujat pâlit de peur ou

le réfractaire rougit de honte, j'ai, au bout de mon visage, un entrelacs inextricable, qui n'est arc-en-ciel que sous un angle impossible.

Un vide, que ce soit un vide d'images ou un vide d'idées, est aussitôt rempli par la réalité, qui est la perfection et qui est sans idées ou images. Être parfait, c'est chercher une proximité asymptotique avec la réalité, être le regard, fasciné par une rencontre impossible. Le chemin, du Savoir à la Croyance, va en s'élevant, et pourtant c'est ainsi qu'on retrouve la réalité.

L'histoire de l'Humanité rêveuse - transport de l'impossible dans les sphères du possible. L'histoire de l'Homme-rêveur - l'inverse, la décréation : *faire passer du créé dans l'incrée* – S.Weil.

L'égalité des corps (de leurs besoins) est flagrante, celle des cœurs (de leurs faiblesses) est douteuse, celle des âmes (de leurs créativités) est impossible. *La création répugne à l'égalité, il lui faut l'inégalité, la hauteur* - Berdiaev - *Творчество не терпит равенства, оно требует неравенства, возвышения.*

La hauteur, c'est un bon élan, ou regard, vers une étoile inaccessible ; c'est pourquoi l'échelle n'y servirait à rien, tandis que la sensation des ailes, même pliées, est indispensable.

Pour illustrer le sens de sa *Aufhebung*, [Hegel](#) prend l'exemple d'un bouton, devenant fleur et finissant en fruit. Cette opération est un cas particulier de la substitution : le même objet (instance ou substance première), changeant de modèle d'attache (modèle ou substance seconde). Le passage instantané d'un être à un autre, comme celui du néant à l'être, sont, pour [Hegel](#), des commencements impossibles (*Unmöglichkeit des Anfangs*) ; il aurait dû s'appuyer sur un arbre et non pas sur un être équivalant un néant.

La volonté dans l'acte ou la volonté dans le désir : la première surgit de nos profondeurs ou de nos routines superficielles, elle ignore la hauteur ; la seconde ne connaît que la hauteur, elle se réduit à l'élan. La première s'achève dans la possession d'un point de l'horizon ; la seconde s'éternise dans un regard sur une étoile inaccessible au firmament. *L'élan, mais sans la volonté ; l'aboutissement, mais sans le but* – Z.Hippius - *Стремление - но без воли. Конец - но без конца.*

On n'atteint pas la hauteur ; on n'est que dans l'élan vers elle, inaccessible. Mais les mots, hélas, traînent par terre ; l'humilité nécessaire est de savoir s'abaisser jusqu'à eux. *Le génie est trop incrusté dans l'ampleur et la pesanteur terrestres, pour s'installer dans la hauteur* - Tsvétaeva - *Слишком обширен и прочен земной фундамент гения, чтобы дать ему уйти в высь.*

Les contraintes que je m'impose, ce n'est que du calcul dépassionné ; elles apportent de la hauteur et de la pureté à mes élans incalculables. L'aura des contraintes ne doit pas exister : *Mes je n'en veux pas sont une vraie passion* - V.Rozanov - *Моё не хочется есть истинная страсть.*

Deux discours nihilistes, bravoure des vaincus et absurdité des abstentionnistes, proviennent de la problématique de l'existence, puisque ne pas exister peut avoir deux origines : avoir échoué à s'attacher à un modèle et ne pas l'avoir tenté. *Dire l'individu, c'est utiliser le quantificateur existentiel* - M.Serres - comme pour dire le modèle, on passe par le quantificateur universel, accompagné de spécifications de l'essence. Et que faire de l'existence métaphysique ? - comment vient à l'existence le beau ? Pourquoi le bon existe-t-il avant l'acte, et jamais - après ? Où et quand l'expression est autant persuasive que les choses ? - La meilleure imagination ne cherche même pas les choses : partir d'une

sensation, la condenser en une image, l'envelopper de mots, redécouvrir la chose.

Puisqu'il est impossible de peindre fidèlement celui qui regarde (le témoin), il faut ne peindre que le regard (l'accusé), *le regard donateur originaire (originär gebende Anschauung – Husserl)*.

Les seuls attributs du réel sont quelques constantes physiques, chimiques et biologiques, fixées par le Créateur au niveau atomique ou moléculaire ; parler d'augmentation du nombre d'attributs, comme le font Descartes et [Spinoza](#), pour approcher de l'absolu, n'a aucun sens ; les attributs non élémentaires naissent et existent exclusivement dans la représentation.

Pour décrire le monde, on doit partir du réel, mais pour le comprendre, il faut faire le tour du possible, qui devrait, naïvement, être plus riche. Le possible, comme le réel, n'est intelligible qu'à partir d'un modèle. Mais le possible n'en est qu'une des projections, tandis que le réel en est la clôture. Tout modèle est plus pauvre que le réel, mais il est le seul outil de compréhension. Le réel est grandiose, car il est habité ou hanté par tant de choses impossibles et inexistantes, et que refuse, rationnellement et bêtement, le possible !

Le présent n'a pas de durée : au bout d'une seconde après un instant donné, celui-ci appartient déjà à un passé aussi inaccessible que l'instant du big-bang. On peut dire, que le présent est aussi impossible à saisir que le mouvement de flèche de Zénon ou la course d'Achille visant la tortue.

L'objet (dont le sujet est un cas particulier) et la relation (unaire, binaire etc.) entre objets, avec leurs attributs et propriétés, sont les seuls concepts d'une représentation, cet unique support de tout savoir, et tous les

deux sont impensables sans liens avec d'autres objets et relations. Donc, le fantomatique savoir absolu, opposé au savoir relatif, et avec son impossible indépendance, est impossible. L'Être, étant indéfinissable dans la réalité (où règne la chose en soi), ne peut loger, provisoirement, que dans la représentation, où il sera toujours relatif.

J.Joubert : *L'esprit est l'atmosphère de l'âme. La pensée se forme dans l'âme comme les nuages se forment dans l'air.* Cette atmosphère, le plus souvent, interdit toute éclosion de vies hautes et toute pénétration par la lumière des astres. Elle saisit, sans envelopper de caresses ; elle étale, sans développer de largesses. Et, en mettant les choses au mieux, ne fait qu'arroser la montagne de mots, comme le chien des meutes honore l'arbre solitaire. Le rêve impossible : l'âme comme l'esprit enchanté, l'esprit comme l'âme concentrée.

Novalis : *Je reiner der Geist ist, desto heller, feuriger das Leben - Plus pur est l'esprit, plus lumineuse et plus ardente sera la vie.* L'esprit ne fait que choisir les matières, dont se nourrit mon feu sténophage, les lumières, que refléteront mes ombres, et le lieu, où seront déposées mes cendres. C'est l'esprit qui procure aliments et excitants, pour que mon feu intérieur soit pur et mes ombres extérieures - puissantes. De la rencontre, impossible sur Terre, de la pureté et de l'intensité naît la hauteur ; sur Terre, on dit : *Qu'y a-t-il au monde de plus contraire à la pureté ? La recherche de l'intensité* - S.Weil.

Ce qui donne un sens à cette écriture, c'est le lecteur idéal, mon *alter ego* (ou plutôt mon *altus ego*), celui qui, en découvrant ce livre, en serait jaloux, avant d'en être séduit. Mais ce sont *mes égaux*, imaginaires, impossibles, qui me comprendraient et pleureraient ensemble une défaite annoncée, un amour insensé, mais ils ne parviendraient jamais jusqu'à mes yeux.

L'art n'est possible que parce qu'il est impossible de faire de sa vie une œuvre ni d'être l'artiste de soi-même.

S'attacher à son œuvre, à corps perdu, est, j'en conviens, de la servitude. Mais s'en détacher entièrement ne peut apporter qu'une fausse liberté. Il est impossible d'en dénouer toutes les attaches, et celle des mots, placée à une altitude propice à un salutaire étouffement ou à une autodestruction non-polluante, est la moins traîtresse.

C'est la recherche mécanique de nouveautés à tout prix, qui déprécie l'art le plus sûrement ; le beau naît rarement d'une métamorphose d'un autre beau, il lui faut partir d'un point zéro de la création. Le commentateur ou l'épigone profane le beau, lorsqu'il n'en extrait que le vrai : *Il nous jette du beau dans le vrai, du vrai dans le pur, du pur dans l'absurde, et de l'absurde dans le plat* - **Valéry** - la platitude est l'avenir, déjà largement réalisé, de l'art, qui se sépara définitivement du beau.

Impossible de faire de tout instant – une aube ; le culte du commencement, auquel débouche l'éternel retour, ne peut être que spatial : ni répétition ni déjà vu ni durée, mais création en hauteur.

La noblesse, dans l'art, consiste à donner de la hauteur à ce qui t'entraîne vers un but digne (l'élan vers l'inaccessible) et à ce qui retient tes commencements indignes (la pureté des contraintes).

Le commencement d'un livre serait aussi un arbre, dont les racines et les fleurs sont des jardins secrets de l'auteur, et dont les seules variables seraient placés dans sa cime, pour attendre des unifications improbables avec des regards d'autrui. Pasternak : *Un vrai livre n'a pas de première page ; il naît Dieu sait où, il bouleverse la jungle vierge et soudain parle le*

langage de toute la canopée - Ни у какой истинной книги нет первой страницы ; она зарождается бог весть где, и катится, будя заповедные дебри и вдруг заговаривает всеми вершинами сразу - vit une forêt là où il n'y avait qu'un arbre.

Les mystiques du mot, de l'image ou de l'idée accompagnent toute œuvre d'art : l'art sans mystique est aussi impossible qu'un chant sans mélodie.

Le vertige des hauteurs est impossible sans la proximité des gouffres : le besoin de profondeur est un besoin de compensation, et l'on finit par s'en détourner.

Il est tout autant impossible d'imaginer ma vie dans l'au-delà qu'imaginer mon soi réparti entre deux corps (métempsychose), ou un corps habité par deux âmes (psychose). Ce qui explique le succès des résurrections ou des fusions en tout genre, chez le poète, manipulateur de l'impossible.

Le génie : l'admiration se passant de toute compréhension ou même persuadée de l'incompréhension. Ainsi, Dieu est bien mort en tant qu'Objet admirable et en tant qu'Idée comprise, Il n'est que Génie.

Remarques d'après le goût de Zénon : dans la réalité, on peut toujours trouver la chose la plus proche d'une autre, tandis que la continuité mathématique implique, qu'il est impossible de désigner deux éléments différents, qui se touchent, - à la noblesse discrète du réel correspond la noblesse continue de l'imaginaire.

Ne pas avoir épuisé tous les possibles ne signifie pas être un Ouvert ; avoir l'impossible pour limite, irrésistible et inaccessible, est une pose qui y prédispose davantage.

La proximité, si elle n'est pas nécessaire, amène surtout la platitude, avant d'engendrer la haine. Même un profond achèvement, comme une haute promesse, peuvent aboutir à la platitude. La meilleure proximité, pour en vivre, est la proximité impossible.

En écrivant, je m'adresse aux oreilles impossibles, qui ne sont ni de mes complices ni de mes pairs, mais cette écoute me motive, me rassérène et m'intimide. À celui qui me lira amoureusement, je tends, fébrilement, aussi bien la lumière de mon esprit que les ténèbres de mon âme. Et, fatalement, je me rends compte, que le seul lecteur ainsi visé, inconsciemment, c'est Dieu : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée* - la Bible.

La répugnance, face aux certains sujets – l'actualité, le combat, la mort - et donc leur exclusion du centre de tes soucis, est la forme la plus efficace des contraintes que tu t'imposes. *Un vieux, dégoûté par la proximité de la mort, représente mal sa saison* - H.Hesse - *Ein Alter, der die Todesnähe hasst, ist kein würdiger Vertreter seiner Stufe*. Il vaut mieux se dédier à l'interprétation de son propre climat, qui devrait rester jeune à tout âge. La mort est un interlocuteur, qui rend inerte et plat tout ce qui est élans et reliefs.

Ce qui t'est le plus précieux – l'élan, le rêve, la femme, la foi – laisse-les au lointain, inaccessible à l'âme et inexistant pour l'esprit. *Je suis Dieu de près, dit le Seigneur, et non plus Dieu de loin* - la Bible – ton existence factice T'a perdu.

Dans *prier*, il y a du désir, donc de l'élan ; et peut-être ce que j'appelle élan vers une étoile, vers une cible inaccessible n'est autre que la prière, surtout avec une inaccessibilité en hauteur, au-dessus de la vie, ce qui fait

de l'élan – un rêve.

Heidegger : *Die Sehnsucht ist der Schmerz, den uns die Nähe der Ferne verursacht* - *La nostalgie est la douleur, que nous cause la proximité du lointain*. Cette nostalgie-langueur est proche de l'intensité **nietzschéenne**, née d'une fusion entre la douleur et la beauté, d'une noblesse créatrice, noblesse du regard, créateur de distances, l'oubli souverain d'une proximité impossible et dégradante, mais l'attouchement par le lointain.

Il est absurde de dire, que la vérité est dans la chose (tout attribut, y compris la valeur de vérité, s'attache aux concepts et non pas aux choses réelles) ou dans l'adéquation entre le concept et la chose (une adéquation ne pouvant résulter que d'une comparaison, or le réel et sa représentation n'admettent aucune échelle de valeurs commune, ils sont incommensurables).

Deux moyens, pour atteindre au vrai : exclure des impossibles, réduire des possibles ; ces moyens s'inversent, dès qu'il s'agit du bonheur ; l'ironiste, qui oscille entre la vérité grave et le bonheur fou, s'essaye à repousser le possible vers l'impossible, pour s'extasier devant la nouvelle immensité ou l'intensité de ce qui peut être faux.

Bolzano, Husserl, Wittgenstein font grand cas de la proposition : *Smith traça un heptagone constructible* (comme B.Russell - de celle-ci : *Le roi actuel de France est chauve*), en y invoquant le sens ou l'absurdité, tandis que la chose est d'une navrante banalité : la proposition s'évalue à *faux*, et l'abduction en donne la raison : la référence d'objet *heptagone constructible* n'aboutit à aucun objet, rendant sans objet le reste de l'interprétation (où, à la place de *Smith*, on aurait pu mettre *un ange* ou *un triangle rond*, et à la place de *traça* - *avala* ou *admira*). Plus intéressant serait de se pencher sur des propositions vraies : *Smith ne voyagea jamais avec un heptagone*

constructible ou *Aucun roi actuel de France n'est chauve* (comme, chez Kojève : $\sqrt{2}$ n'a pas de muscles).

C'est en soumettant un discours à l'épreuve par négation qu'on reconnaît un profond, un superficiel ou un hautain. La rigueur du premier rendrait la négation impossible ; la verbosité du deuxième admet la véracité simultanée de l'affirmation et de sa négation ; enfin, chez le troisième, la proposition niée serait sans noblesse. Je sais maintenant si je dois chercher le vrai, le bon ou le beau.

L'impossible synonymie des matérialistes : *réel* = *nécessaire* = *vrai*. Le réel s'applique aux faits de la réalité, le nécessaire - aux faits du modèle, le vrai - aux jugements, formulés dans une langue et évalués dans un modèle. Toute réduction à un monisme quelconque mène vers un charabia linguistique, conceptuel ou logique. Il faut beaucoup de sobriété, pour répondre à la question : *Où réside la vérité, dans la subtilité verbale ou dans la réalité ?* - Chestov - *Где правда, в словесной ли мудрости или в действительности ?* - par le premier terme (le verbe étant et le mot et le modèle), ce que savait déjà l'excellent cogniticien Shakespeare : *La vérité devient vraie au bout d'un calcul* - *Truth is truth to the end of reckoning*.

Le sens est à la vérité ce que les propositions sont aux représentations (faits) : exprimés en deux langages différents. Des propositions sans nombre, pour interroger un seul fait. Les excellents logiciens de Vienne, définissant les représentations à partir des propositions, sont de piètres cogniticiens. L'isomorphisme entre le langage et les faits est aussi absurde que celui entre l'habit et le corps.

La nullité *rationnelle* de la logorrhée prosaïque sur l'être, chez [Hegel](#), Sartre, Levinas, s'établit facilement, en soumettant leurs discours à l'épreuve par la négation : systématiquement le contraire de leurs formules a autant

de (non-)sens que l'affirmative. Avec les poètes, ce test ne marche pas : aucun sens sérieux ne se dégage de la négation de Parménide, de [Nietzsche](#) ou de [Heidegger](#), et dont la valeur *irrationnelle* réside dans le langage, le ton et le talent.

Les valeurs de vérité possibles de la proposition *les hommes sont mortels* : 1. *faux*, car la phrase serait syntaxiquement incorrecte (faute de l'émetteur ou de l'interprète réceptionniste) ; 2. *faux*, car un homme, nommé *Jésus*, est immortel, dans la représentation du récepteur ; 3. *faux*, car l'attribut *mortalité* de la classe *hommes* ne vaut pas nécessairement *mortel* ; 4. *faux*, car la classe *hommes* est vide ; 5. *vrai*, car l'attribut *mortalité* de tous les éléments représentés de la classe *hommes* vaut *mortel* ; 6. *vrai*, car l'attribut *mortalité* de la classe *hommes* vaut nécessairement *mortel* ; 7. *vrai* ou *faux*, car la représentation est contradictoire (défaut des méta-concepts) ou l'interprétation n'est pas rigoureuse. Et aucun cas n'y est absurde.

La vérité, c'est l'état des yeux indifférents (plongés dans un possible réalisable), et en tant que telle elle s'oppose aussi bien au courage (prônant les yeux enflammés pour un autre possible) qu'à la consolation (le parti pris des yeux fermés, pour rêver, en hauteur, l'impossible). Les yeux paisibles et objectifs conduisent, irrévocablement, au désespoir profond. Vivre de l'impossible – le secret de la consolation.

La vérité *concerne* le réel (objectif, ou l'être), mais ne loge ni ne se *prouve* que sur le fond d'une représentation de ce réel. En dehors de la mathématique, toute représentation porte l'impact subjectif de son auteur. Donc, les vérités *objectives*, dont bavardent [Hegel](#) et Kierkegaard, ne peuvent pas exister.

Pour le langage, la représentation est le fond, mais face à la réalité, elle est, essentiellement, de la forme ; aucune adéquation, aucun

homomorphisme, aucune bijection ne sont possibles entre la réalité et sa représentation. Celle-ci peut être acceptable, satisfaisante, asymptotique, elle ne peut pas être équivalente à la réalité. Faire du réel la norme du vrai est bête et absurde. La vérité surgit de la forme, renvoie à la forme, n'a de sens que dans la forme. Elle ne porte jamais sur l'ensemble de la représentation, mais sur les propositions langagières, invoquant la représentation et non pas la réalité.

Tout homme, qu'il soit intelligent ou bête, possède une zone sacrée, où réside un inexistant, plutôt poétique et vénéré sans preuves. Faute de mieux, on l'affuble du nom prosaïque de *vérité*, grâce au prestige immérité du *mot* et non pas du concept. *Les preuves fatiguent la vérité* - G.Braque, c'est comme si tu disais – *les caresses dévalorisent l'amour*.

La vérité, sans le complément – *de quoi ?* – et sans un renvoi conceptuel – *dans quel langage ?* - n'a aucun sens. Pourtant, c'est cette absurdité qui remplit d'interminables élucubrations des professeurs.

Pour *éprouver* le néant, comme disent les écolâtres, il faut passer par la négation. Pour définir la négation, il faut être, à la fois, logicien (la négation syntaxique) et linguiste (qui y ajoute la négation sémantique). Or aucun philosophe académique ne fut l'un ou l'autre. De [Hegel](#) à Sartre (en y incluant leurs critiques, tout aussi universitaires) – qu'un galimatias balbutiant. Même leur fichu *être*, pourtant une notion intuitivement plus abordable et sensée servir de point de départ de la négation (ce qui est totalement absurde), est un SDF, fourré quelque part entre la réalité et la représentation.

Aimer la vérité est aussi impensable et niais que la haïr. *La vérité engendre la haine* - Térence - *Veritas odium parit* - tu confonds l'assertion avec sa véracité, celle-ci n'est qu'une propriété intelligible et nullement

sensible.

Si tu réussis à insérer un nouvel élément dans ta représentation, une infinité de propositions, impliquant cet élément, deviendraient, mécaniquement, vraies ou fausses - pour toi. Pourtant, un homme mieux renseigné que toi (ou ne manipulant pas les mêmes concepts) pourrait trouver cet élément absurde ou dénué de tout sens.

La nudité de la vérité est à même d'exhiber la vulgarité du réel ; le mensonge est toujours habillé, ce qui lui permet de présenter en majesté même la hauteur du rêve.

L'amour de la vérité est une expression si impossible et niaise, que je finis par la parodier dans ma *haine du syllogisme*. Ma haine céleste des choses terrestres, face à leur amour terrestre des choses célestes.

Impossible d'imaginer un rôle de l'homme moderne interprété par un chant. Ce qui est si facile avec un pharaon, un moine ou un hussard - nous avons perdu en théâtralité jusqu'aux goûts d'opérette.

Aujourd'hui, ne plaire qu'à l'élite n'est qu'absurdité et orgueil, puisque les goûts de cette élite sont horriblement proches de la vulgarité commune ambiante. Il fallait être solitaire, pour faire partie de l'élite ; aujourd'hui, il faut être solidaire de la foule. D'ailleurs, on ne parlait ni devant les hommes, ni devant l'homme, mais devant Dieu, que symbolisait la beauté, la féminité ou la bonté.

Il est impossible d'être créateur, sans être interprète ; l'homme, sans se réduire à une machine, néanmoins en contient plusieurs. *Il y a de la géométrie dans la caresse des cordes ; il y a de la musique dans les sections coniques* - Pythagore.

Dans la devise horacienne de *carpe diem*, prônée par les sots de toutes les époques, tout le monde atteint à peu près la même perfection, c'est à dire la même platitude. Parmi les hommes qui échappent à cette banalité, on trouve les énergumènes des avénirs qui chantent, les rêveurs du passé mis en musique, les créateurs des mondes, intemporels et inexistant, mais qui dansent. Le présent, lui, narre ou marche, il est l'empreinte figée d'un mouvement impossible, qu'il s'agit de vivifier.

Le meilleur de l'homme se trouve dans les régions, que l'homme ne visite plus. Les meilleurs des hommes ne quittent plus leur Caverne ; ils jetèrent la lanterne inutile, dans la recherche de l'homme. Impossible de créer un cadre, *pour que même le méchant montre son bon côté et le bon lève plus haut sa lanterne* - Yeats - *to make a bad man show him at his best, or even a good man swing his lantern higher*. Le meilleur en nous, comme tous les trésors, comme la monnaie rare, étant bien caché, on ne croise, dans la rue, que les pires, la monnaie courante.

Impossible d'échapper au mouvement, mais je peux en choisir le commanditaire : les pieds, les yeux ouverts, les yeux fermés. Trois pays d'altitudes différentes, trois circuits de complexités incomparables. Connaître les routes des autres est aussi important que savoir faire les pas soi-même. Les idées provoquent le prurit des pieds, servent de bornes garde-fous pour le cerveau, dessinent les virages de l'âme.

Le merveilleusement impossible est sauvé par la fidélité du regard ou par le sacrifice du possible : *Mettre les moyens du possible au service de l'impossible* - R. Debray. Le moyen, ne serait-il pas infidélité latente ? *Soyons réalistes, exigeons l'impossible* - Che Guevara - *Seamos realistas, exijamos lo imposible*. Même des irréalistes poursuivent l'impossible : *Faire le bien et éviter le mal* - Thomas d'Aquin - *Bonum est faciendum et malum vitandum*.

Chez l'animal, on trouve des traces de toutes nos mystérieuses capacités, depuis l'étincelle du bien et le sens du beau jusqu'au suivi du vrai. Impossible de comprendre comment a pu se faire le saut : des organes et des fonctions réactifs – aux productions créatives. *L'œil est notre face animale, et le regard – la spirituelle* - Aristote.

L'homme se réduit à ces trois facettes : les actes, essentiellement imposés de l'extérieur, forcés, mécaniques ; les pensées, finissant toujours par devenir communes ; enfin, les états d'âme muets – des élans vers l'inaccessible et des rêves de l'inexistant. Les choses, les tableaux, la musique. Les lieux, les paysages, le climat.

Plus tu t'extasies sur les aventures, vécues dans les restaurants, hôtels, aéroports, plus sec sera ton cœur et plus commune ton âme. Peut-être on peut dire la même chose des ripailles, auberges et bagarres des médiévaux. Il faut s'attacher aux choses inexistantes, pour garder quelque chose de chevaleresque.

Je plonge dans la solitude en me protégeant des hommes, et je finis par me rendre compte, que la muraille n'est plus assaillie par personne, mais que mes propres sorties sont devenues impossibles. À la noblesse motivante d'assiégé succède l'angoisse désarmante d'abandonné. De toute tour me braquent des meurtrières silencieuses et inutiles.

Le fruit invite la famille, l'ami, le collègue ; la fleur n'est à sa place que seule : dans une main d'amoureux, dans une prairie, sur une tombe. La rose n'est à personne - *Niemand's rose* ou *Роза-Никому* (Celan et Mandelstam) ; le rêve de personne sous tant de paupières - Rilke - *Niemandes Schlaf unter so viel Lidern*. Elle est un climat, elle fait oublier les saisons : *La rose meurt hors saison* - Horace - *rosa sera moretur*. Bref, une rose impossible : *Toujours*

improbable paraît la rose - Goethe - Unmöglich scheint immer die Rose.

Imagine un monde voué à la noblesse. Aucune échappatoire, par une tour d'ivoire, au harcèlement de la mort. *Plus de mode fatal de disparition, mais un mode fractal de dispersion* - Baudrillard. Non, de deux hauteurs, solidaire ou solitaire, seule la dernière est salutaire. Dieu nous préserve d'un monde meilleur, où l'illusion serait impossible !

Sol-ipsisme, ce mot, à la superbe morphologie, sans la mutilation par des rats de bibliothèques, aurait pu signifier : se connaître dans la solitude - une ambition impossible, mais belle.

Le comble de la solitude : tout soliloque échouant à se transformer en dialogue, et le sens ne peut naître que d'un dialogue - donc, impossible de donner un sens au mot de *solitude*.

Ce n'est pas la *différence* qui se trouve à l'origine de la solitude, mais bien la *différance*, celle entre le rêve et le geste, que les autres effacent dans une simultanéité impossible pour tout candidat à la tanière.

Ne peut être heureux que celui, dont le passé garde quelque chose de sacré, irréfutable bien qu'introuvable, - une belle femme, une belle pensée, un beau paysage. Le souvenir, plus que le présent, noue ma gorge et enfle ma larme.

Le degré de solitude d'un artiste se détermine par le nombre potentiel de contemporains, sollicités par son œuvre. Personne, avant moi, n'avait si peu besoin de l'écoute et de la reconnaissance des hommes ; l'oreille du Dieu, inconnu, inexistant et complaisant, m'aura suffi.

Je ne vends ni n'échange ni ne donne mes productions ; je les dépose à

une altitude, invivable pour les autres. Des promesses et non des dons.

Je réalisai tout ce dont je rêvais dans ma première jeunesse. Personne ne l'admire ni le reconnaît ; pourtant je ressens cette solitude comme une immense gloire – je suis digne de mon seul Interlocuteur, si présent dans mes rêves et si absent dans la réalité, et dont l'inexistence rendit mes extases d'autant plus pures. Sa reconnaissance surclasse la non-reconnaissance par ma minable époque.

L'histoire n'illustre aucun sens caché ni n'enseigne aucune leçon : *Les phénomènes historiques sont d'autant plus cohérents qu'ils sont moins spirituels* - Klioutchevsky - *Закономерность исторических явлений обратно пропорциональна их духовности*. Mais, tout comme la Bible, l'histoire fournit un vocabulaire. Chacun est libre d'écrire, par dessus les chiffres et les noms, en palimpseste, sa propre légende, représentative ou interprétative.

Le progrès, dans toutes les sphères de la vie communautaire, est si évident, qu'être homme du progrès est une trivialité de raison. Croire en régression impossible vers une éphéméride intemporelle - une alternative prophylactique pour échapper à la ringardise des aigris ou des nostalgiques de l'emphase persifleuse.

L'inégalité matérielle est également répugnante chez un goujat, riche et minable, à cause des hommes, misérables, mais plus nobles et plus dignes que lui, et chez un homme brillant, dont l'éclat est terni par la reconnaissance monétaire, qui souille son pur talent. *L'évaluation en espèces d'un talent est chose impossible* - Proudhon - c'est chose faite aujourd'hui ! L'argent va au bon violoniste, bon golfeur ou bon vendeur, au lieu de récompenser des éboueurs, des policiers et tout homme de peine.

Comment s'appelle une fraternité, érigée contre la liberté et l'égalité ?

- l'abjecte servilité ! Toute la démagogie dostoïevskienne s'y réduisait : *Le christianisme catholique n'enfanta que du socialisme ; le nôtre donnera vie à la fraternité* - *Из католического христианства вырос один социализм; из нашего вырастет братство* - les deux prônant l'inégalité, aucune franche fraternité n'y est possible, mais les premiers réussirent une liberté sociale, et les seconds – une liberté individuelle.

Où le progrès est possible régnera, ou règne déjà, la machine. Le goût et le style ne naissent que là, où tout progrès est absurde. L'élargissement du possible est un progrès, mais pas son haussement.

Un faisceau d'acceptions impossible autour de *liberté* : une liberté politique, une liberté en tant que le contraire d'un déterminisme, une liberté dimension d'un espace des choix, une liberté comme affirmation d'une indépendance d'esprit. L'un de ces mots voués à la profanation définitive ; comme *amour, vérité, bonheur*.

Le péché du pauvre - l'envie et la révolte - s'absout dans l'égalité des goûts. Le péché du riche - le brigandage et la malice - s'estompe dans la liberté d'entreprendre. Et la tentation - vivre en fraternité - n'effleure plus ni les uns ni les autres. *Satan, aujourd'hui, est plus percutant que jadis : il tente par la richesse et non plus par la pauvreté* - A.Pope - *Satan is wiser now than before, and tempts by making rich instead of poor*. Deux troupeaux, les riches et les pauvres, partagent, aujourd'hui, les mêmes valeurs, même s'ils n'ont pas les mêmes moyens. Impossible aujourd'hui de classer les goûts en fonction de la richesse ; le seul déclassé, aujourd'hui, c'est l'exilé des forums.

Impossible de vénérer la liberté dans les plates affaires des hommes. Aucune profondeur casuistique ne l'héberge pas non plus. La liberté ne brille que par les sacrifices héroïques qu'exige la fidélité à la hauteur :

Selon quel critère juge-t-on la liberté ? - d'après l'effort pour préserver la hauteur - Nietzsche - Wonach misst sich die Freiheit ? Nach der Mühe oben zu bleiben.

Enfant de prolétaires, au milieu des bagnards, je détestais le communisme et rêvais d'un règne aristocratique. Aujourd'hui, au milieu des hommes déclassés et indifférents, j'ai une tendresse tardive pour un communisme idyllique et impossible et j'ai horreur de tout aristocrate au pouvoir. Le communisme, en tant que rêve, est un sacré aristocratismes. L'aristocratismes, en tant qu'action, est un sacrilège.

C'est dans la jungle latino-américaine, en vue d'un combat réel pour la liberté obscure mais enivrante, que R.Debray ressentit l'exaltation la plus forte de sa vie. Mes exaltations, à moi, provenaient surtout des rêves abstraits ; quand à la liberté, je ne l'appréciais que concrète, je la découvrais, enivré, au moment de mettre les pieds sur le sol français et de me débarrasser du lourd dégoût pour le réel et d'en apprendre le goût léger. R.Debray voulut réconcilier la logique de la pensée avec celle de l'acte, le but que j'ai toujours considéré comme irréalisable et trompeur ; R.Debray souffre d'une nostalgie passéiste ; je me réjouis de ma mélancolie atemporelle. Mais que vaut mon harmonie imaginaire à côté de ses mélodies bien réelles !

La démocratie nous libère de l'Horrible et fait du Vrai (de la Loi) la seule nécessité de nos échanges ; le Beau en devient superflu ; les rencontres de l'Horrible et du Beau, ces chantiers de l'art poétique, deviennent impossibles. La tyrannie, elle, est faite de l'Horrible qui réveille l'appétit du Beau.

Une démocratie est la séparation de l'espace vital des hommes en deux zones, également respectées, - la loi de cohésion, régissant les

rapports entre les hommes, et l'arbitraire d'expression, où le talent individuel s'éploie, sans enfreindre la liberté des autres. Il est absurde de dénoncer, au nom de l'arbitraire de la partie, la loi du tout.

Dans un livre, le sot est attiré par l'inconnu, qui s'ajoute au connu, le subtil - par l'imprévu, qui complète le vu, le sage - par l'impossible, qui succède au possible.

Ce que je cherche est absurde, ce que je trouve est lumineux (*je suis ce que je cherche* - Hölderlin - *Was ich suche, ist alles* ! Picasso : *Je ne cherche pas, je trouve* - j'invente ! - ce que je crée m'apprend ce qu'est la création). La recherche même est diabolique comme activité (ressource d'algorithmes), divine comme objet (source de rythmes). La mise en hauteur de la recherche, la mise en couleur des trouvailles - recettes pour les yeux, redoutant le terre-à-terre et la grisaille.

Dans ma Caverne du nécessaire, la lumière du possible me fait admirer les ombres de l'impossible. À R.Char, l'impossible sert de lanterne ; à Derrida - de matériau : *La seule invention possible, l'invention impossible*.

Soit une chose, C , son implexe, Im , et notre parcours, F , au-dessus de la chose, entre les moments $t1$ et $t2$, vécu avec l'intensité In . Héraclite nous dit, que l'égalité, $C(t1) = C(t2)$ est impossible ; Nietzsche nous suggère qu'avec In suffisamment grande, cette égalité est métaphoriquement possible - l'Éternel Retour ; Valéry dit qu'il n'y a pas de choses, que des implexes, qui sont toujours unifiables, $Im(t1) = Im(t2)$, - l'Éternel Présent.

La faculté d'interroger est au-dessus de toutes les réponses aux interrogations ; mais le plus beau discours est celui qui prend la forme d'une réponse paraissant impossible, la jouissance la plus forte venant de la recherche de la question sous-jacente et de son fond possible.

Il est impossible de jouer à cache-cache avec ce qui nous bouleverse de l'intérieur ; aucune révélation de notre moi, due à la sincérité ou à la perspicacité, n'est sérieuse ni intéressante. Celui qui, néanmoins, y croit, parle de *recherche de la vérité* et finit par tomber sur ce que trouve n'importe quel sot sans le moindre effort d'authenticité ou d'imagination. Seule une libre invention est capable de rendre quelques traits de notre visage, et encore...

Oui, je ne peux me réaliser qu'en tant qu'un jeu d'ombres, dans ce soi connu, articulé, fini, maîtrisable ; mais je dois vénérer la lumière de mon soi inconnu, indicible, infini, inaccessible. Comme une cible impossible, servant de mon étoile, et je sais que tout impossible extérieur intéressant a sa réplique dans moi-même.

J'ai beau m'évertuer en inventant du possible, je n'arrive jamais à la profondeur du nécessaire divin ou à la hauteur de mon propre suffisant. Il faut inventer de l'impossible, pour atteindre à de la grandeur.

La transcendance, l'écran cachant le premier et les derniers pas, est l'opération inverse de la descendance, le culte de la succession de pas. Plus on s'émerveille de l'absurdité de la recherche, plus on est pertinent dans l'interprétation des trouvailles. *La vraie connaissance consiste à comprendre que ce qui est cherché transcende la connaissance* - Grégoire de Nysse.

Pour connaître son essence, il faut se quitter, ce qui est impossible. L'existence se constate, et l'essence s'invente. *Étant dedans, je le vois en existence, non en essence* – R.Barthes.

C'est parce que peu de choses sont nécessaires au délicat, que ses possibles surabondent, et les dégrader au rang des impossibles, c'est à dire

améliorer les contraintes, est plus noble que les promouvoir, banalement, en réels, pour avancer vers un but.

Parler d'identité, ou même d'écarts, entre le soi connu et le soi inconnu – est absurde, puisqu'ils sont incommensurables, l'un est dans les valeurs et l'autre n'est que les vecteurs. Ou, puisque le mot *vecteur* a deux acceptions : le premier est dans le vecteur qui porte, et le second – dans celui qui indique la direction ; ce serait le *yin-yang* chinois.

La matière, la vie, le moi sont inséparables et se trouvent fusionnés dans ma conscience – mon corps-esprit qui sait, mon cœur qui sent, mon âme qui crée, et qui occupent le même centre de mes soucis. Y placer une seule de ces parties-substances est absurde, puisque l'absence des autres parties priverait de sens le tout.

Les beaux esprits sont les seuls à agrémenter l'inexistant, en le rendant fabuleux ; il restera donc immaculé d'attouchements de goujats. L'existant, lui, le commun, connaît des fortunes diverses. *Seul le commun est fabuleux, lorsque l'effleure une main de génie* - Pasternak - *Сказочно только рядовое, когда его коснётся рука гения.*

Toute la réalité, vue par son éventuel Créateur, est improbable. De ce point de vue, le rêve, en tant que produit d'une imagination et d'une sensibilité, est plus compréhensible non seulement par notre âme mais par notre esprit aussi.

L'apparence est ce qui obsède les rhapsodistes de formes, le rien est ce qui agite les absurdistes de fond. Inaptes de représentations et de logiques, ses outils qui se moquent de riens et d'apparences.

Ce qu'on appelle *présentisme* est, évidemment, un enracinement dans

le passé récent ; les espérances, qu'on veut voir accomplies, se vouent au futur proche. Le présent, pour ainsi dire, n'existe même pas.

L'espoir – se nourrir du possible ; l'espérance – entretenir la soif de l'impossible.

On vaut, expressément, par son côté dogmatique, par ses Oui particuliers et difficiles ; on pèse, inconsciemment, par son côté sophistique, par ses Non, communs et faciles. Mais la valeur se prouve par la négation, par la contrainte, par les poids niés. C'est par la désignation d'une bonne querelle qu'on affirme son soi. L'inquiétude contre la paix, le rêve déraisonnable contre la réalité gorgée de raison, la solitude trouvée contre la fraternité recherchée, la noblesse inutile contre la loi pratique, la haute harmonie contre la profonde absurdité, l'intensité des ombres contre l'indifférence de la lumière, la résignation pour la forme contre la révolte du fond.

St-Augustin : *Sic ergo quaeramus tamquam inventuri, et sic inveniamus tamquam quaesituri* - Cherchons comme cherchent ceux qui doivent trouver, et trouvons comme trouvent ceux qui doivent chercher encore. Malgré toute son élégance, le précepte est irrecevable : on cherche l'absurde, on trouve le sensé. Quand on ne cherche que du sensé, on risque de ne rester qu'avec l'absurde.

Diderot : *L'homme d'esprit voit loin dans l'immensité des possibles ; le sot ne voit guère de possible que ce qui est.* Celui-là sait comment on échappe aux mailles, pourtant fines, de son esprit. Celui-ci est persuadé, que sa bêtise tient ferme tout ce qu'elle renferme et ce qui ne s'enfuit pas par soi-même. Mais ce qui distingue un homme d'esprit, c'est l'immensité des impossibles qui, pourtant, existent : la vie, l'esprit, la beauté, la bonté – et que le sot prend pour allant de soi.

La fontaine d'assouvissement impossible est la perpétuation d'une noble contrainte, comme celle d'un but absurde - chez Sisyphe.

Le vrai espoir est hors du temps : c'est une foi en un sens ou en une beauté, plus grands et plus hauts que ce qu'en disent nos sens ou notre esprit, et que notre âme accueille. Non pas l'attente du possible, mais l'entente avec l'impossible. *C'est un grand ouvrier de miracles que l'esprit humain* - Montaigne.

M'est avis que l'enfer, c'est la lumière, la transparence, la solitude interdite, la souffrance du rêve impossible ; et le paradis serait la nuit, la joie des ombres, la patrie du rêve, la source des audaces. La volupté des pensées et des pulsions ne se conçoit que dans la nuit.

Le vrai désespoir est dans la fadeur du possible. *Le désespoir est le prix à payer pour le choix d'un but impossible ... atteindre ce point glacé de la conscience d'une parfaite défaite, porter au cœur ce fardeau de damné – G.Greene - Despair is the price one pays for setting oneself an impossible aim ... to reach the freezing-point of knowing absolute failure and to always carry in his heart this capacity for damnation* - ce joug est nécessaire, mais léger, surtout quand on sait, que, pour atteindre ce but, les moyens de la position couchée sont suffisants. Toutefois, le but impossible devrait n'éveiller qu'un bel espoir.

J'éteins, successivement, mes yeux, mes caresses, mes mots, ma mémoire, ma raison – et je comprends, que ni la consolation ni l'horreur, ni la grâce ni la punition, n'ont plus aucun sens, pour mon être mort. *Et au-delà – ténèbres impénétrables, ou pureté de la face de Dieu* - A.Blok - *Над нами - сумрак неминуемый, или ясность божьего лица* - ni cette lumière ni ces ombres ne seront plus à toi.

L'espérance, c'est un vertige consolant sur un chemin qui ne mène nulle part, ou, mieux, un chemin d'accès aux choses impossibles et inexistantes, sans lesquelles tout est voué au désespoir. *S'il n'espère l'inespérable, il ne le découvrira pas, étant inexplorable et sans chemin d'accès* - Héraclite.

Ce qui est réalisable doit être exclu du cercle de mes outils potentiels de consolation. D'ailleurs, la vraie recherche d'une vraie consolation commence avec le constat d'un néant consolateur. *De tout ce qui console un inconsolable, rien ne vaut la certitude, que son cas n'admette aucune consolation* - Nietzsche - *Von allen Trostmitteln tut Trostbedürftigen nichts so wohl als die Behauptung, für ihren Fall gebe es keinen Trost.*

Il est facile d'être humble, quand on se déteste. Il est facile de s'aimer, quand on est orgueilleux. Mais comme il est désespérant et presque impossible - de s'aimer ET d'être humble !

Le rôle rationnel de la consolation devrait consister à entretenir une mélancolie impondérable, à l'opposé d'un abattement trop lourd ou d'une euphorie trop légère.

La sensibilité poétique nous fait réfléchir sur l'invariant absolu de notre existence – la trajectoire tragique de tous nos beaux élans, qu'ils soient sentimentaux, intellectuels ou artistiques. Sur tous les chemins, arrive un instant, quand aucune volonté, aucun courage, aucune action ne parviennent plus à nous libérer de l'écrasante sensation d'écroulement, épuisement, exténuation, aplatissement. Ce qui est le plus dramatique, dans ces cas, c'est que l'esprit comprenne et approuve cet abattement, lui trouvant d'irréfutables raisons. Nous ne pouvons y compter que sur l'âme – tâtonnante, irrationnelle, capitularde – mais noble. Sans lever les yeux, elle

nous fera redresser le regard. Sans réfuter le désespoir présent et passé, elle nous inonde d'espérances ... intemporelles. Le vrai ne portant plus que la pesanteur, c'est au Bien intraduisible et au Beau incompréhensible de nous apporter la grâce.

C'est bien le désespoir qui est signe de l'*impuissance de l'âme* (l'obtus [Spinoza](#) voyait dans celle-ci l'origine de l'impossible et condamnable espérance) ; l'âme dont le premier souci devrait se consacrer à la peinture d'une belle espérance atemporelle, irréfutable bien qu'impossible.

Deux états d'âme mettent à l'épreuve mon courage ou mon imagination – un désespoir flagrant, à portée de ma raison, ou une fugitive espérance, aperçue par mon âme. *La résignation est de deux genres : l'une suivant le désespoir, l'autre s'inclinant devant l'imprenable espérance* - B.Russell - *Resignation is of two sorts, one rooted in despair, the other in unconquerable hope*. Le vrai courage – faire de cette inaccessibilité une grande espérance – un élan vers l'inexistant !

Le postier de mon espérance doit être inexistant, comme cet Ange, porteur de la Bonne Nouvelle, de cette fumisterie, effaçant tout de même tant de nuisibles évidences.

Mon cœur, un jour, cessera de battre. Si cette certitude imprègne ma vie, deux sentiments peuvent en surgir : l'absurdité cynique (de l'existence) ou l'espérance lyrique (de l'essence), se moquer de la Création ou faire confiance au Créateur.

La douleur, tôt ou tard, nous frappera, tous. Il faut être idiot, pour suivre la direction, préconisée par Aristote : *Non le plaisir, mais l'absence de douleur, que doit chercher le sage*. La voie épicurienne est plus sensée, mais je leur préférerais, à toutes les deux, des sentiers non-battus, menant au

rêve, même si, au bout, m'attend une impasse. On ne se console d'une douleur réelle ni ne devient esclave des plaisirs communs que par un regard sur le rêve non-éteint.

Une grande beauté te promet le bonheur, ensuite te saisit d'angoisse et enfin te fige dans la tragédie. C'est pourquoi il faut te contenter de promesses impossibles, d'espérances inventés, de commencements.

Toute la littérature moderne est dans l'action et l'événement, dont on cherche à extraire une impossible poésie. De même, les boutiquiers seraient poètes de l'échange. Est poète celui qui a envie de repartir de zéro ; toute action est au milieu, jamais au début. Et puisque penser, c'est le parcours et non pas le commencement, l'homme d'action pense plus qu'un homme de rêve. Et Pessoa : *Penser, c'est hésiter. Les hommes d'action ne pensent jamais* - confond penser avec rêver, quoique rêver, ce ne soit pas hésiter, mais être aussi sûr de son rêve que de la réalité.

Le contraire de *travailler* aurait pu s'appeler *prier*, devant Dieu, une femme ou une feuille blanche. *Le travail est la prière des esclaves. La prière est le travail des hommes libres* – L.Bloy. L'homme libre, étant meilleur calculateur que l'esclave, comprit, que tout travail, utile aux yeux de l'Éternel, fut assorti d'un décent salaire et il transforma sa prière, qui fut jadis une demande de l'impossible (*La grandeur de la prière réside d'abord en ce que n'entre point dans cet échange la laideur d'un commerce* - Saint Exupéry), en offre de services lucratifs en rapport avec la demande des mécréants solvables. Il devint *esclave des bagnes mercantiles* - Ch.Fourier.

Les trois faces de l'homme - l'agir, le sentir, le penser - semblent être complètement disjointes et évoluent d'après des lois indépendantes ; l'écriture tente en vain de les unifier par des accords impossibles ; celui qui

le comprend finit, immanquablement, par choisir le désastre comme leur fond, commun mais imaginaire. Le désastre, c'est la condamnation au multiple, réveillant la honte, l'intranquillité, la désespérance.

Incapables de vivre par ou pour la musique, ils déclarent vivre pour l'esprit. Alors la terre pullule de ces spirituels grinçants, *se concentrant sur l'acte à accomplir* (Bergson) ! L'homme d'action - transfuge ? - se désolidarisant de l'acte bruyant et optant pour le mot musical ? Impossible reconversion !

Le talent, c'est surmonter ce qui est humainement difficile ; le génie, c'est maîtriser ce qui est divinement facile, tout en restant humainement impossible. Mais ces adresses actives, talentueuses ou géniales, sont peu de chose à côté de la caresse passive, dont on enveloppe le rêve, et que d'autres profanent par la petitesse développante. Rendre le rêve plus lointain que présent, pour qu'il nous attire et excite plus que le fait - l'affaire du génie improbable.

Je suis mon soi inconnu (ce qui produit mes songes), je deviens mon soi connu (ce que mon talent produit). Impossible de devenir ce que je suis, mais je peux être ce que je deviens. Ce que je deviens est déjà déchiffré ; ce que je suis est intraduisible en actes.

Être libre ou se libérer, s'appuyer sur l'inertie ou se laisser entraîner par l'ironie, être dans la pesanteur ou dans la grâce - c'est cela, le vrai choix vital ! La pesanteur - adhérence sans adhésion ; la grâce - adhésion sans adhérence. Liaison ou lien. Amnésie suffisante ou amnistie impossible. Référence d'un code ou révérence d'une ordalie.

Impossible de renoncer à l'action ; impossible, en agissant, de me vouer à mon âme. *Tu ne peux à la fois prendre soin de ton âme et des choses*

extérieures - Épicète. Pas de lumière inextinguible autour de mon âme, pas d'heures astrales, seulement des illuminations, des instants, des étincelles.

Je commence par décomposer la valeur d'un homme sur les axes des actes, des pensées, des rêves, et je finis par n'y voir que l'*homo faber* commun. Même nos rêves portent des stigmates collectifs, sans parler des pensées ou des actes : *Donner une valeur à l'homme d'après les actes les plus hauts est absurde* - Sartre. C'est l'homme créateur, l'*homo sacer*, l'homme solitaire, ayant reçu du haut un talent sans mérite, bref - un nihiliste doué pour la métaphore, qui prend, à mes yeux, l'allure classieuse d'un vrai héros, créateur du sacré.

L'homme est cerné, d'un côté, par le possible et, d'un autre côté, par l'impossible ; il est Ouvert du côté de l'impossible et Fermé du côté du possible ; il est donc dans le *rêve* de l'inatteignable et dans l'*action* vers une cible à toucher.

L'action, qui accompagne l'espérance, soit dévoile en celle-ci un banal manque, soit la voue à un désespoir plus profond qu'auparavant. *Espérer et agir – notre devoir dans le malheur* - Pasternak - *Надеяться и действовать - наша обязанность в несчастье*. Le devoir devrait céder au valoir et compter sur l'inexistant plus que sur l'existant.

Aux actes, transformations, amplifications je préfère le filtrage : le rétrécissement des horizons au minimum de choses, pour me concentrer sur les sources, les commencements, tenant à la hauteur, en absence finale de choses. L'homme commence à valoir par les choses qu'il exclut et par l'élan vers l'inexistant.

Quand je cherche des actes (impossibles !), incarnant mes rêves, je lis la tragédie de la vie ; quand je cherche des rêves (possibles !), solidaires de

mes actes, j'en découvre la comédie. Et puisque même le rêveur est condamné à agir, sa vie sera une tragi-comédie.

Spinoza : *Humanas actiones non ridere, non lugere, neque detestare, sed intellegere !* - Ne pas railler, ne pas déplorer ni maudire, mais comprendre les actions des hommes ! Déjà, cette méchante raison dicta à Horace son *nil admirari*. En élevant le débat au second degré, on peut te donner raison : nos plus forts sentiments devraient être réservés aux choses invisibles. Aux visibles, mieux convient l'ironie que l'extase. Mais l'ironie est une tonalité de mon message aux autres, elle n'a aucun sens, quand j'apostrophe moi-même. Face à moi-même, et même à mes actions, je ne peux que rire ou pleurer. Les vraies questions naissent du rire divin ou des pleurs humains.

Voltaire : *L'homme est né pour l'action, comme le feu tend en haut et la pierre en bas*. L'action est toujours du côté des pierres qui roulent, ce qui pousse les porteurs d'un feu intérieur à s'accrocher à l'inaction, même sous la forme de l'action absurde et symbolique de Sisyphe, qui ne fait que caresser les pierres (G.Bachelard) : que tes yeux se baissent ; que ton regard reste tendu vers le haut.

Tsvétaeva : *Самое ценное в стихах и в жизни – то, что сорвалось* - *Le plus précieux, dans les poèmes comme dans la vie, est ce que tu rates*. Les larmes que tu n'auras pas versées, les mots que tu n'auras pas trouvés, les gestes que tu n'auras pas osés. C'est un problème de voisinage : le succès m'insère parmi les autres, l'échec me laisse seul avec moi-même. Une bonne topologie consisterait à donner le meilleur prix (comme une bonne analyse - la meilleure métrique, c'est-à-dire la plus grande distance) à ce qui me touche. Dans la vie banale, comptera ce qui pesa ou s'exprima, pour mon esprit ; dans la vie secrète, je ne garderai que l'impondérable et l'indicible de mon âme. *D'une vie ne reste que ce qu'elle n'aura pas été* - Cioran. On fait par l'esprit et par le muscle, et l'on est – par l'âme ; un bonheur et une utopie

impossibles – que mon faire coïncide avec mon être.

La vie prend son sens, pour l'Européen, dans des buts évidents ; pour l'Asiate - dans d'évidents moyens. Le Russe voit, derrière chaque but, d'impossibles moyens et, derrière chaque moyen, un but sans intérêt.

L'impossible cohabitation de deux sens de *réfléchir*, en français. Quand j'entends *l'imagination réfléchit*, je ne suis pas sûr de devoir sortir des miroirs. L'avantage, c'est de ne pas indiquer nettement la direction, probablement - la profondeur. En allemand, on réfléchit en accumulant des couches en hauteur (*überlegen*) et en russe - en brassant des pensées en étendue (*размышлять*).

Du concret à l'abstrait, de l'actif au passif, du nécessaire à l'impossible : *consolation* promet un réconfort (*solacium*), *Trost* - une confiance (*trauen*), *успокоение* - une tranquillité - une tranquillité (*миш*).

Je dois être le seul au monde à porter la même familiarité à la taïga et à la Méditerranée et je certifierais qu'en Sibérie et en Provence, le ciel n'écoute que des demandes impossibles. *Le Sibérien demandera-t-il au ciel des oliviers, ou le Provençal du klukwa ?* - de Maistre. On partage l'olivier avec des généraux ou avec des colombes ; le klukwa - avec des ours ou avec des évadés des bagnes. À l'écart des moutons et des robots.

Perspective horrible : naître aux USA, en Suisse ou en Irak, et ignorer la honte, honte qui, hors la Russie, n'a de sens qu'en Allemagne, en France, en Italie, honte d'un beau destin, impossible et inénarrable.

L'homme nouveau, élevé par la grandeur ou porté par la fraternité, est impossible, ce qui explique l'échec des totalitarismes du XX-e siècle. Un commencement historique ne se prépare que par le *premier* homme (le

mouton) ou le dernier (le robot). *Ce qui s'est passé en Russie ne présente historiquement aucun intérêt ; c'est strictement le contraire d'un commencement* - Ortega y Gasset - *No es interesante históricamente lo acontecido en Rusia; por eso es estrictamente lo contrario que un comienzo.*

Un lourd désespoir marque le présent russe et pousse le Russe dans ses derniers retranchements eschatologiques, superstitieux ou fatalistes, peignant un avenir fantasque, sans chair ni Histoire ni moteur. Dans cette apathique obsession par des horizons impossibles, pour trouver une place pour des commencements réalistes, il faut être surréaliste, avec un titre comme *Nadja* (A.Breton) - en russe, c'est le commencement du mot espérance.

Dans *dé-fin-ition*, on touche déjà à la *fin* ; dans *о-предел-ение*, on se contente de la *limite*. Ce qui expliquerait, que le Russe tient à l'élan vers des limites inaccessibles plus qu'à la possession d'une fin palpable.

Mes écrits et la France : l'indifférence moutonnaire du monde éditorial. L'indifférence totale, ce qui est, toutefois, plus facile à porter que le ricanement sélectif, mais plus difficile à accepter que l'indifférence robotique des Russes américanisés. *Ici, je suis de trop ; là-bas, je suis impossible. Ici, on ne me publie pas ; là-bas, on ne me laisserait pas écrire* - Tsvétaeva - *Здесь я не нужна, там — невозможна. Здесь меня не печатают, там - не дадут писать.*

O.Wilde : *Nothing is impossible in Russia but reform* - *Rien n'est impossible en Russie, sauf les réformes.* Non, tout est impossible en Russie, et ce côté déplorable compromet toute action et décourage nombre d'activistes potentiels ! Et l'on s'en aperçoit le mieux, quand des réformes deviennent possibles. Il n'y a pas d'enjeux impossibles, en Russie ; les règles, par elles-mêmes, les donnes aléatoires ne mettent en mouvement

que les boutiquiers et les robots.

Rilke : *Rußland wurde für mich die Wirklichkeit und zugleich die tiefe, tägliche Einsicht : daß die Wirklichkeit etwas Fernes ist* - *La Russie devint pour moi une réalité et en même temps un constat, banal et profond : la réalité est une chose lointaine*. Et l'incapacité russe de communiquer avec la réalité par l'intermission du palpable entretient cette distance vivifiante. La réalité possible n'a jamais attiré les plumes russes ; c'est le réel impossible qui est l'attrait principal de la culture russe !

Il ne suffit pas de prouver, que le Père céleste est un père Ubu ; il faut que ton verbe soit moins absurde que Son *Fils*.

L'un des effets collatéraux de mes contraintes sur le réel, digne d'être vu, est un reflux d'énergie, pour peindre mes rêves ; ainsi, je pourrais dire que *nous avons de quoi saisir ce qui n'existe pas et de quoi ne pas voir ce qui crève les yeux* - [Valéry](#).

De tous temps, les dieux se laissaient fléchir, que ce soit à Troie, au Pont Milvius ou à Tolbiac, mais sans polythéisme le fair-play est impossible ; les gros bataillons l'emportent désormais systématiquement en favoritismes divins.

Comment devrait naître une ironie aimable ? - constater la chute d'une chose noble et comprendre que, rationnellement, cette chose est indéfendable. Donc, l'ironie serait une lamentation, cachant une consolation inavouable.

Le cercle ne cesse d'être vicieux, c'est-à-dire fermé et plat, qu'en découvrant la hauteur, en devenant ouvert, en se métamorphosant en spirale. Sous les coupes discrètes de l'ironie, la spirale peut être vécue

comme un pointillé ou une constellation des points lumineux et libres, aspirés par la hauteur.

Chez Valéry, l'emploi du terme *penseur* est toujours péjoratif. La volubilité du personnage sous-jacent serait engendrée par des *questions* insolubles, dans lesquelles il se plaît de nager et de se noyer. Il faudrait, au contraire, ne déverser que des *réponses* mystérieuses, pour lesquelles chacun pourrait inventer sa question flottante et pleine de sens.

Dès que tu abordes un sujet sérieux, lourd de conséquences, tu te retrouves dans un clan, une foule, une communauté – impossible d'y rester seul. Il semblerait que le seul moyen de garder ta solitude est de t'entourer de ce qui est impondérable et même inexistant et qui ne pût s'animer que par l'ironie ou l'amour, ces incarnations du rêve.

La résignation, pour ne pas être une simple lâcheté, doit être dictée par la noblesse, apaisée et réfléchie. Le contraire de la résignation, c'est l'amour, c'est à dire un mélange de folies et d'élans. *Une résignation, non pas mystique ni détachée, mais une résignation en éveil, consciente et guidée par l'amour, est le seul de nos sentiments, qui ne puisse jamais devenir un faux semblant* – J.Conrad - *Resignation, not mystic, not detached, but resignation open-eyed, conscious and informed by love, is the only one of our feelings for which it is impossible to become a sham*. Pourquoi cette peur devant ce qui est inventé ? Peu scénique en coulisses - contrairement au dynamisme anti-théâtral - la résignation gagne d'être mise en scène, par la honte et l'absurde.

Que rien ni personne ne puisse se maintenir longtemps en tant qu'objet d'amour, que le beau finisse toujours par désespérer, que tout pas vers le bien te fasse traverser le mal, - faut-il en conclure à l'absurdité de ce monde et te morfondre dans l'abattement ? - n'écoute pas trop l'objet créé

et aimé, écoute ton âme, capable d'aimer, écoute ton esprit, capable de créer.

Plus que par l'inertie, les plus beaux sentiments s'entretiennent par des ruptures d'habitudes, par des découvertes de nouveaux angles d'éclairage, par des sacrifices de l'acquis au profit de l'inaccessible. *Il n'y a rien de plus insipide que la patience et le dévouement* - Pouchkine - *Ничего безвкуснее долготерпения и самоотверженности.*

Il est facile de savoir si on aime vraiment : quand toute proximité devient impensable et impossible, une fois le sentiment d'amour évaporé.

Le vrai bien et la vraie immortalité nous donnent le goût de l'impossible ; ils ne valent qu'en tant que désirs ou promesses ; l'espérance est promesse de bien, comme l'amour est promesse d'immortalité.

On n'arrive à associer l'idée d'immortalité ni au corps, ni à l'âme, ni à la conscience ; ce qui s'en rapproche le plus, c'est la caresse que je voue à un visage, à un souvenir, à ce qui m'avait muni de regard, aux mains de ma mère, bref à l'absurdité insondable d'un aveugle amour, qui ne dure qu'un moment : *L'immortalité : un instant, pour le génie, une longue vie – pour les médiocres* - Prichvine - *Для гениальных бессмертие - в мгновении, а для обыкновенных - в долготе жизни.* L'immortelle caresse, au-dessus de l'immortalité d'une conscience selon Pythagore, ou Socrate, d'une pensée selon Aristote, d'une foi selon le Christ, d'une création selon l'Artiste.

Les moments les plus précieux de la vie, ce sont deux états opposés : soit une focalisation sur une idole, soit une perte de toute échelle de valeur – tout est trouvé ou tout est à chercher. Et c'est ce que t'apporte l'amour : soit il t'électrise, soit il te désaimante. Le courant de l'invisible alimente la tête en vertiges ; les champs de l'impossible désorientent la volonté et lui

font perdre son nord.

L'heureux hasard nous rendait amoureux, à cause d'un regard détourné du réel et promettant l'impossible. De nos jours, le hasard devint opportunité, le pur regard - yeux entachés de calcul, la promesse - contrat, l'impossibilité – utilité.

Dans tout ce qui est simplement humain, il est impossible d'être original ; mais l'inhumain, dans lequel on peut briller ou se singulariser, relève soit de la bête soit de l'ange ; et c'est par une volonté diabolique que s'affirme la pureté angélique. Le médiocre n'est qu'humain : *L'homme n'est ni la bête ni l'ange ; son amour ne doit être ni bestial ni platonique, mais humain* - Bélinsky - *Человек не зверь и не ангел ; он должен любить не животное и не платонически, а человечески.*

Une attitude qui, par la volonté bien bête d'être original en tout, répugne à l'instinct charnel (le Nietzsche frustré et le Valéry comblé y succombent), cette attitude ne voit pas qu'on n'est en partage avec les autres que par l'esprit et non pas par le cœur. Et l'ivresse d'un cœur débordant ou d'un corps palpitant est semblable à l'ivresse de l'âme enchantée, à l'écoute d'une musique. L'esprit devrait se taire ou s'éclipser devant toute ivresse incompréhensible ou cachottière.

On se rencontre, dans l'amour, telles deux ombres, d'une improbable lumière. Il ne faut chercher ni la clarté de cette bienheureuse lumière ni une autre source, qui serait plus près de nous que notre étoile. Aimer, c'est tenir à son étoile, tenir à n'en être qu'une ombre.

Stendhal : *L'amour, cette passion si visionnaire, exige dans son langage une exactitude mathématique.* L'amour est dans les opérations, il se désintéresse des objets qu'il manipule. Il est obsédé par des preuves, ne

confond jamais conjonctions d'avec disjonctions, pratique des implications, où l'absurde est fort et la négation faible.

Pour avoir une carte de visite au nom d'art, le mot doit être chargé d'une mission impossible et n'être lisible que par un lecteur magnétisé. La neutralité des mots sied aux paysages, le mot doit créer un climat partisan, où ne se sentent chez soi que les exilés. L'artiste parle avec le sentiment d'une liberté perdue, le joug au cou, les fers aux pieds, la langue surveillée.

Le rapport entre l'idée et le mot est celui entre *eidos* et *eikon*, entre représentation et expression, entre idole et icône, entre langage parlé et langage parlant. [Platon](#), en donnant sa préférence à *eidos* au détriment d'*eikon*, nous voue aux idoles. Mais [Heidegger](#), n'accordant de manifestation à son fantomatique être qu'en tant qu'un *devenir-mot* (*Wortwerden des Seins* ou *Offenbarung des Seins durch das Wort* - révélation de l'être à travers le mot), charge le mot d'un faix ou d'un fait impossibles ; à moins que ce fantôme ne soit qu'une ivresse qu'on provoque rien qu'en manipulant des étiquettes.

Les plus belles pensées ne seraient que des *regards* (*Er-eignis* - *Er-äugnis* - [Nietzsche](#)) et non pas des événements (qui, étrangement, nous devoient vers le *de-venir* ou vers l'être - *co-бытие* - le *co-être*, ou vers leur fusion dans le *soi*, qui serait un événement d'appropriation : *Er-eignis der Er-eignung* - [Heidegger](#) - un joli jeu de mots, en allemand, et un impossible charabia en français). *Le regard, c'est une flèche visuelle décochée vers l'infini* - Ortega y Gasset - *Mirar es disparar la flecha visual al infinito* - c'est l'absence des choses qui fait de l'infini une vraie cible. Dieu même, au moins le Dieu des Grecs, hésite entre le regard (*theoro* - *je vois*) et l'action (*theo* - *je cours*).

Les mots s'acceptent sans heurts dans un voisinage soit par l'inertie

d'usage, soit par un champ d'intuition créé par la langue elle-même, soit enfin par un magnétisme induit par un courant d'auteur. Et je sais, hélas, que sans maîtriser à fond les deux premières de ces forces, je cours le risque de ne pas faire agir la troisième. Je présuppose une charge réceptive dans l'oreille, tandis que c'est l'œil d'autochtone qui coupe tout courant déjà dans la prise de risques insensée par ma bouche. Retentis dans la bouche ou ressenti dans l'oreille, les mots ont des effets souvent opposés - et il est impossible d'effacer la mémoire collective, où se produit l'effet dévastateur idiomatique.

Autant de modèles, énonciateurs ou contextes - autant de significations. La signification unique des énoncés, proclamée par les phénoménologues, est un fantôme, impossible dans ce monde hanté par la polysémie et l'amphibologie. Toutefois, de gros invariants sont propres aussi bien aux modèles qu'aux situations et aux langages du genre humain, et un noyau dur des significations existe bien.

Il n'y a que deux types de véritable négation : *non* X (où X est référence de valeur, d'objet ou de relation) et *il est faux que* X (où X est une proposition) ; ce qui se traduit par : *être différent de* X et *il est impossible de prouver que* X. Le français est plein de fausses négations (qu'on appelle syntaxiques - restrictives ou qualificatives) : *ne ... que, ne ... point, ne ... guère, ne pas + inf., nullement, aucunement*. Et lorsque le temps s'en mêle, ça donne des curiosités comme : *Les Russes ne seront jamais vraiment policiers, parce qu'ils l'ont été trop tôt* - Rousseau.

Trois sortes d'absurdité d'une phrase : syntaxique, sémantique, pragmatique - la phrase est agrammaticale (n'est pas une proposition) ; dans le contexte d'un scénario sont référencés des acteurs relevant des classes impossibles pour la scène (et aucun trope n'y palliant) ; des (valeurs d')attributs, incompatibles avec l'essence, sont invoqué(e)s (généralisation

d'oxymores).

Plus une orthographe s'éloigne des sons et embrasse, servilement, l'étymologie ou la syntaxe, plus elle est prise, par les ignares, pour un signe de culture et plus elle se rapproche de la bêtise et de l'absurdité. En trois jours on apprend l'orthographe italienne, en trois ans - la française.

La langue, ce sont des matériaux de construction, plus les normes de leur résistance ; le discours personnel, c'est l'œuvre d'un architecte, bâtie sur ses représentations, face aux exigences de la réalité ; la langue ne peut avoir de *relations algébriques* qu'avec des représentations, et donc toute idée d'un isomorphisme quelconque entre la langue et la réalité (Wittgenstein) est une pure absurdité. Et lorsque la langue suit de trop près la représentation, disparaît toute créativité de l'ange et s'installe le mal de la bête : *Le mal radical - la chute du langage dans la représentation* – J.Derrida.

Horreur de tout récit ! *Balade exaltante à travers les champs* - ça pue l'ennui ! *Oscillation déprimante auprès des mots* - ça fait dresser les oreilles à la recherche du savoureux. Pourtant, les deux sont également absurdes. Où est la facilité, quel est le vrai test de plume ? Impossible de répondre !

Être original dans ses idées est une gageure presque impossible ; aucun nom, à part celui de **Valéry**, ne me vient à l'esprit. Tous répètent, imitent, transforment. Ou bien sont incapables de métaphores, ce qui fait dégringoler leurs idées. Les idées font partie du patrimoine collectif ; je ne peux faire parler mon visage que dans le mot, muni de musique et d'ironie. Je garderai mes mots au fond de mon âme, tandis que mes pensées rejoindront les esprits des autres, pour s'y dissoudre.

De l'embarras, créé par la polysémie du mot, on peut sortir soit d'une manière primitive, en pointant des objets de son voisinage, soit d'une

manière subtile, en en formulant une des négations possibles. Dans un discours, souvent, l'absurdité de la négation prouve l'absurdité de l'assertion.

L'homme de bien est plus soumis au doute que l'indifférent, car la logique du robot ne connaît que des certitudes. La traduction du motif en geste a beau se réclamer de la bonne volonté, leurs verbes ne se déclinent pas sur les mêmes registres et produisent des messages incompatibles, des mélodies qu'il est impossible d'écouter simultanément.

Tout le monde veut *faire* le bien ; et le Mal, ce n'est pas le manque de Bien, c'est une équation impossible entre le Bien inspiré par Dieu et le bien expiré dans l'acte de l'homme.

Pourquoi est-il impossible de se débarrasser du mal ? - parce qu'il est impossible d'être juste sans loi ou d'être véridique sans logique.

Ni l'analogie ni la négation, à partir du Bien, ne nous éclairent sur la nature du mal, mais le déchirement tragique entre le Bien métaphysique, que nous portons dans notre âme, pure et infinie, et l'action, impoiteuse et finie, et qui se charge de la traduction impossible de ce Bien inarticulable.

Le mal accompagne le faire non pas parce qu'on se trompe ou se laisse dévoyer, mais parce le mal est déjà dans le fâcheux écart qu'on constate toujours entre sentiment et acte (*l'acrasie aristotélicienne* ou *dostoïevskienne*, l'impossible maîtrise du soi irrationnel, inconnu), mais aussi parce que l'onde, provoquée par l'acte et propagée par la fatalité, mutile nécessairement quelque être ou quelque sentiment sans défense.

Jadis, la honte visitait tous les puissants, et ils s'en débarrassaient à coups d'aumône à quelques artistes ou laboureurs de passage. Aujourd'hui,

la conscience tranquille s'achète gratis ; il suffit de ne pas contrevenir aux Codes fiscal et pénal, pour se considérer homme de bien ; sans être bons, ils *font* le Bien, en payant, honnêtement, leurs impôts. *Il est impossible d'être, en même temps, riche et bon* - [Platon](#).

Le regard sur le mal est double : soit on suit l'histoire de la raison, soit celle du rêve – les actes ou les œuvres de fiction, la réalité ou l'invention. Dans la première, on constate des victoires constantes du mal sur le Bien, mais dans la seconde – triomphe le Bien. L'artiste, serait-il celui qui, à l'enchaînement fatal, le rêve – l'acte et donc le Bien – le mal, ajouterait le deuxième chaînon : le mal – la victoire de Dieu sur le mal ? L'artiste est celui qui crée devant Dieu, surtout devant le Dieu altier, inexistant mais irrésistible ; dans l'élan vers Lui Sénèque voyait : *une vieille maxime : élève-toi jusqu'à Dieu - illud vetus praeceptum: sequere Deum*, que tenta de suivre Casanova.

Immortel, éternel – impossible d'employer ces mots au sérieux. En tant que métaphores, ils pourraient s'appliquer à ce qui, indubitablement, se loge dans notre conscience, tout en restant intraduisible dans un langage rationnel, celui des actes, des pensées, des lois. Le vrai trouve une matérialisation évidente dans le savoir, le beau se transmue dans une création artistique, mais le Bien reste la seule certitude n'admettant aucun transfert vers le temporel.

Impossible de réfuter quelqu'un, qui dirait ignorer le sens inné du Bien ou le goût câblé du beau, hors toute expérience, hors toute civilisation. La seule chose sensée qu'on pourrait dire, c'est que nous appartenons aux espèces différentes.

Le mal, c'est le refus, par l'esprit, de lectures multiples ; mais même pris à la lettre, il est l'absurde assurance de la lecture phonétique des

hiéroglyphes ou idéogrammes, confusion entre l'oreille raisonnante et le cœur résonnant.

Peut-être, mes diatribes contre les Anciens, préconisant une paix d'âme, sont mal ciblées. Toute palpitation autour des tracasseries communes est risible, et il faut leur opposer l'attitude la plus impassible. L'interpellation par le grand n'est donnée qu'aux élus ; la honte, face au Bien inaccessible, ou la vénération, face au Beau incompréhensible, doivent se traduire en mélodies ou reliefs, qui sont à l'opposé de la tranquillité des moutons ou robots.

Ils voient de l'amour des hommes jusque dans l'électromagnétisme et la vapeur. Les hommes sont aimantés par le champ du possible ; l'homme est électrisé par la charge de l'impossible. Aux hommes la vapeur fait ressentir une poussée dans les bras ; l'homme en sent son cœur enveloppé de brume.

Sénèque : *Sapiens succurret alienis lacrimis, non accedet* - Le sage séchera les larmes des autres, mais il n'y mêlera pas les siennes. Il vaut mieux, en effet, que mes larmes continuent à ne couler que vers mon cœur assoiffé d'un Bien impossible. Ce qui me ronge éthiquement n'est traduisible qu'esthétiquement ; les gestes traducteurs peuvent être nobles, c'est à dire beaux, ils ne peuvent pas être bons. Et que mon encre soit sang et non pas larmes ; le sang concentre le talent, les larmes le diluent.

Tolstoï : *Злодейства, невозможные при Неронах, совершаются нынче, а обвинить некого* - Aujourd'hui des forfaits impossibles sous les Nérons se commettent, sans qu'on puisse accuser personne. Le mal est de plus en plus anonyme, le faux bien est couvert de noms criards.

Hermann Iline, Provence, janvier 2026

Généralités

Le nihilisme est une volonté d'un homme d'être créateur de ses propres commencements intellectuels, artistiques ou sentimentaux. Le nihilisme n'est pas le refus de tout héritage, mais l'usage de celui-ci seulement en tant que matériaux ou trésors, et non pas en tant que guides ou maîtres. Le nihiliste dédaigne la communication avec ses contemporains, mais vénère la transmission de l'invariant, du noble, du mystérieux. Il est un homme atemporel et atopique, un homme de trop. Il cultive la facette surhumaine de sa nature humaine, en ne s'adressant qu'au grand Inexistant, à Dieu.

Les philosophes, dans le cycle – observation (réalité), expression (langage), signification (réalité) –, veulent partir de la réalité et la rejoindre, mais finissent, le plus souvent, par négliger le chaînon central, le poétique, tandis que c'est le contraire qu'il faudrait faire. La gratuité et l'absurdité guettent, avec la même probabilité, le contemplateur et le rêveur. Dans la naissance de questions profondes ou de réponses hautes, l'observation décrite et la signification imaginée jouent un rôle mineur et même sont des tâches superflues, puisque notre cerveau possède une merveilleuse capacité de congruence avec la réalité, nous évitant tout délire incompatible avec le monde observable et sensé.

Pour les philosophes cathédralesques, le monde est un objet d'exploration par la connaissance et la vérité ; aucun de ces rats de bibliothèques ne sait ce qu'est la connaissance ou la vérité. Pour les non-philosophes, le monde est soit évident soit absurde. Pour les vrais

philosophes, le monde est, avant toute tentative d'interprétation, - un mystère céleste, vénéré par un mystère terrestre, l'homme, possédé par des souffrances et possédant des langages.

La philosophie doit se pencher sur les merveilles de la vie, mais elle n'a rien à dire sur les merveilles (miracles) qu'on prétend s'être produites à l'Himalaya, au Sinaï, à Jérusalem ou à la Mecque. La religion aristocratique se réduit à la vénération de la Création divine, incompréhensible, impossible, belle et grandiose. La religion officielle est toujours de la superstition absolument niaise, sortie tout droit de la mythologie. St-Augustin, Claudel ou Berdiaev, en compagnie du Christ, sont des nigauds ; ailleurs, ils peuvent être brillants.

Tout objet (l'Univers, l'esprit, la boîte d'allumettes, le roi Dagobert) a un double contenu : l'objet en soi (avec ses zones d'ombres ou de mystères) et son modèle théorique *courant*, qu'on appellera Être, l'image du Parfait. Le temps, en permanence, modifie les deux : objectivement – le premier (tant qu'il ne soit pas annihilé), subjectivement – le second (qu'on appellera Devenir). L'Être est donc aussi éphémère, et même inexistant, que le présent, le maintenant, ce moment-ci.

Dans un rêve, au sens physiologique, dans un rêve nocturne, on procède à la représentation d'un monde, ne ressemblant que vaguement au monde réel, au monde diurne. Toute interprétation en est aléatoire ; pourtant, c'est uniquement de l'interprétation de rêves que, sur des centaines de pages, discutent ses meilleurs spécialistes – Freud et [Valéry](#).

Comment est vu ce monde ? Absurde (pour les sots, les révoltés, les aigris), transparent (pour les utilitaristes, les moutons et les robots), mystérieux (pour les poètes, les penseurs, les rêveurs).

Jadis l'art s'entourait d'une aura, d'un mystère, d'un sacré, qui faisaient de l'artiste un prêtre du Beau artificiel, complétant le Beau naturel. *L'art de la seconde moitié du XX-me siècle perdit le mystère - A.Tarkovsky - Искусство второй половины XX-го века утратило тайну.* L'absurde se substitua au mystère, le sacrilège – au sacré, la grisaille – à l'aura. L'artificiel inimitable est évincé par le naturel commun.

La philosophie n'aurait aucun sens, si l'on déniait à la vie le sacré (toujours inexistant dans le réel) et le terrible (bien existant partout, même dans le réel) ; prière et testament sont donc les contenus les plus naturels d'un discours philosophique et dont poésie serait la forme. Mais les philosophes cathédralesques d'aujourd'hui commencent leurs litanies par une désacralisation quolibetale. Je préfère un testament non suivi d'un héritage à *l'héritage, qui n'est précédé d'aucun testament* - R.Char.

Nous connaissons plus d'attributs d'une licorne que d'attributs de Dieu ; pourtant les âmes pieuses affirment voir une infinité de ceux-ci, sans savoir en exhiber un seul qui ne serait ni ridicule ni anthropomorphe. Et l'élargissement de nos connaissances de la licorne ou de Dieu relève du même phénomène, de la même rigueur, de la même portée, de la même réalité. Néanmoins, ce monde est bien plein d'horloges, et nous devons en admirer l'Horloger, même inexistant, et continuer à vénérer le miracle des horloges.

La foi, c'est l'écoute de mon âme, c'est la vénération émerveillée du miracle de la vie ; cette foi prodigue ma seule consolation crédible. En revanche, tout renvoi, par une raison dévoyée, aux promesses, aux preuves, aux croyances dogmatiques ne fait qu'étouffer ma sensibilité. La vraie consolation est le triomphe de l'âme sur la raison, le triomphe du Beau

incompréhensible sur le Vrai bien compris. *La religion, en tant que source de consolation, est un obstacle à la véritable foi* - S.Weil.

Tout animal est un témoignage de son origine divine, puisque il est porteur d'une vie, rationnellement impossible ; mais c'est seulement la conscience, qui nous rend, nous les hommes, des Dieux-Créatures créées par le Dieu-Créateur, - la conscience du monde, de la vie, et surtout – du Bien, du Beau et du Vrai, la conscience d'être une bête d'action et un ange de création.

La croyance ne peut être justifiée que par la reconnaissance des mystères ; ceux-ci peuvent être soit hérités des générations passées en tant que superstitions religieuses ou idéologiques, soit constatés par une intelligence personnelle et profonde. Dans le premier cas, la croyance se substitue, bêtement, à la réalité ; dans le second, elle complète, harmonieusement, la réalité par le rêve, celui d'un monde impossible, cet exploit inexplicable d'un Créateur génial et cachottier.

Aucune mystique dans le langage, dans le rêve, dans la représentation, dans l'interprétation ; la mystique ne se trouve que dans la réalité. Pour tout esprit sain et objectif, cette réalité, qu'elle soit minérale, vitale ou spirituelle, est impossible, inimaginable, mystérieuse. Un philosophe devient mystique, s'il reconnaît le mystère du réel, ne se contente pas, dans son discours, de ne toucher que le connu, admet la présence d'éléments divins dans cette partie de sa conscience que j'appelle son soi inconnu. Le mystique est admirateur du Créateur (d')Inconnu.

La liberté biologique est un *miracle* de tout vivant ; la liberté politique est un immense *problème* de société ; la liberté intellectuelle est une *solution* réservée aux solitaires ; la liberté des philosophes est une totale

fumisterie : ni Montesquieu, ni [Hegel](#), ni Berdiaev, ni Sartre ne formulèrent absolument rien d'intéressant la-dessus – que d'insipides logorrhées autour d'un creux indéfinissable.

Dans tous ses compartiments, le monde est saturé de mystères ; face à ces Créations, celui qui est incapable de vénération ou d'admiration doit, au moins, éprouver un vif étonnement. Les absurdistes, se contentant de maudire ce monde, dénué de sens, ont, parfois, de l'âme, mais ils sont certainement faibles d'esprit.

Écarte le pessimisme de tes regards ; il n'est respectable que pour les yeux qui ne quittent pas les murs de ta demeure. *Le pessimisme cosmique est une doctrine de consolation – C.Pavese - Il pessimismo cosmico è una dottrina di consolazione.* Ce pessimisme clownesque prône l'absurdité des miracles, et il est moins que minéral. N'est *cosmique* que la conscience que, dans l'horrible vide inerte de l'Univers, notre Terre est un paradis magique. On ne se console que par un regard sur les étoiles, même invisibles.

Le monde émerveille par l'harmonie du Créateur divin ; les représentations bouleversent par l'harmonie des meilleures créations humaines ; et ce ne sont pas les contradictions dans le monde ou entre le monde et ses représentations qui sèment le doute et nourrissent l'ironie, mais l'incommensurabilité entre le réel et l'imaginaire ; les absurdistes et les sceptiques sont parmi les plus bêtes des observateurs et des créateurs – défauts des yeux et de la jugeote.

On ne percera jamais le mystère de l'apparition de la vie ni même de la naissance de l'univers. Une vérité de fait et une absurdité de raison. *C'est une absurdité de dire : Il y a une vérité essentielle à l'homme, et Dieu l'a cachée* - Voltaire – le grand Cachottier préféra la perplexité à l'évidence.

Tu disposes de trois regards sur le monde : l'éthique, l'esthétique, le pragmatique. Le premier devrait t'amener à vénérer le miracle de l'existence même de ce sens inutile, 'contre-productif', destiné à ne pas quitter ton humble cœur, ton cœur soumis. Le deuxième te dote de contemplation de la beauté du monde et de volonté de créer de la beauté toi-même. Enfin, le troisième humilie ta liberté, fait de toi un jouet de la nécessité, un révolté mécanique, brandissant de sots reproches d'absurdité ou d'horreur du monde mal conçu. Les yeux baissés – la profondeur ; les yeux enflammés – la hauteur ; les yeux écarquillés – la platitude. Dieu, rêve, réalité.

En approfondissant ou en complexifiant ou en multipliant les questions, les idiots voient, au bout de ce chemin, l'absurdité du monde, et les gens raisonnables ou sensibles – ses merveilles.

L'incapacité de percevoir le mystère miraculeux du monde est une cécité intellectuelle (dans le pire des cas - un matérialisme primitif), qui, inéluctablement, conduit au désespoir, tandis que l'admiration, ou même la vénération de ce mystère est la source de la seule espérance, espérance mystique. Ceux qui espèrent vivent du commencement de tout ce qui est haut ; les aveugles pleurent les finalités, incompréhensibles, plates ou absurdes. *Notre âme porte en elle des embryons du désespoir dans l'incroyance, dans l'absurdité des fins et des aboutissements - Kandinsky - Unsere Seele birgt in sich Keime der Verzweiflung des Nichtglaubens, des Ziel- und Zwecklosen.*

Quand on se dit : impossible d'être naturel, ou plutôt, de faire le naturel, - on a trois issues : le cynisme, l'ascétisme ou l'ironie, ou les trois à la fois, - Rousseau, Tolstoï, Cioran. *Être naturel est une pose très difficile à garder -*

O.Wilde - *To be natural is such a very difficult pose to keep up* - les naturels adoptent des poses difficiles, les empruntés s'identifient avec des positions faciles.

Un Ancien formule une banalité ; traduite en une langue moderne, elle devient énigmatique ou absurde ; le prestige de cet Ancien provoque une montagne de commentaires de cette absurdité (et non pas de la banalité) ; l'habitude de ce nouveau langage abscons, chez les universitaires, le rend respectable, savant, obligatoire ; au sein de ce jargon naissent d'autres absurdités – telle est la généalogie de la philosophie académique.

Les philosophes, obsédés par des chimères, comme la vérité ou le savoir et dont ils ignorent les charmes, deviennent vite raseurs. Mais il ne serait pas juste de penser que les *affections philosophiques dessèchent notre capacité d'aimer* - J.Joubert – puisque le bon philosophe porte ses affections aux choses inconnues, invisibles ou même inexistantes, ce qui ne fait qu'apporter du bon mystère à l'amour.

L'objet de l'amour narcissique est le soi inconnu, incarnant l'excellence de l'espèce et ignorant la comparaison des genres. Le mystère de cet amour contient le mystère du monde entier ; et ce mystère est non pas seulement observé, comme avec autrui, mais vécu. On ne peut aimer que ce qu'on ne comprend pas, et non pas l'inverse : *Tant que l'homme ne parvient pas à se connaître, tant il lui sera impossible de s'aimer* - J.G.Hamann - *So lange es den Menschen nicht möglich ist, sich selbst zu kennen, so lange bleibt es eine Unmöglichkeit für ihn, sich selbst zu lieben*. L'amour du connu ne peut être que gentillâtre, le vrai amour est idolâtre.

Ce qui est commun à la poésie et à la philosophie : s'attaquer à l'impossible, en exprimant le mystère de la vie par un mystère du langage,

tout en en méprisant les problèmes et les solutions.

Depuis Kant, on a tort d'opposer la causalité mécanique à la liberté de l'organique. Quand une *unité centrale* (l'esprit animal ou le calculateur informatique) peut passer des instructions à ses *périphériques*, ceci ne viole en rien la phénoménalité naturelle. La seule liberté mystérieuse est la liberté éthique : une voix inexplicable, une interprétation impossible, une universalité indéniable.

L'Absurdité et le Mystère

Mes passions se définissent soit par leur objet, se trouvant dans le monde extérieur ou dans mes propres gouffres, soit par leur intensité – l'élan vers un objet inexistant.

La mathématique épuise le champ du possible, mais la réalité, qu'elle soit matérielle ou spirituelle, recèle tant de miracles, jugés impossibles par notre raison, qu'on est obligé de reconnaître que le possible humain est misérable à côté du réel divin. C'est une des raisons à dédier la création artistique – à l'impossible, c'est-à-dire au rêve.

Au fond de toute réalité, qu'elle soit matérielle ou spirituelle, perce le mystère, insondable, incompréhensible, impossible. Nous bâtissons, là-dessus, de savants problèmes et sommes heureux de leur trouver quelques misérables solutions, qui constituent tout notre savoir ; mais ce qui échappe au savoir reste largement dominant. Le connu ne se nourrit que de minuscules portions arrachées à l'inconnu. *Le sens évolue par l'évolution de l'insensé* - Nabokov - *Эволюция смысла является эволюцией бессмыслицы.*

Tout bon philosophe est fait de ses commencements, de ses contraintes, de ses mystères ; il est *un homme d'impossibilités, d'inhibitions, un homme d'arrêt* - Ch.Péguy.

Évidemment, l'unité entre une chose réelle et son reflet dans l'art est impossible ; la première flotte dans le chaos (ou l'harmonie, ici ce sont des synonymes) d'une Création magique, divine, et la seconde est fruit de nos pauvres représentations humaines. C'est avec la chose représentée qu'il

faut comparer les objets artistiques ; les deux se réduisent aux arbres à variables, et leur unité consiste en possibilité d'une unification de ces arbres.

L'alternative du culte du mystère est l'habitude de l'absurde. Au moins trois sortes d'absurde : le vital - tout réduire à la chimie ; l'historique - voir le dévoilement du mystère le jour X à l'endroit Y ; l'intellectuel - écarter tout ce qui ne se réduise pas aux syllogismes ni ne s'implémente en machine.

En m'extasiant devant chacun de mes sens - face à la merveille de la fonction, à la merveille de l'outil, à la merveille de l'empreinte - je ne sais pas sur quelle facette la présence du prodigieux démiurge est la plus manifeste. Mais l'absence d'une seule, dans la perspective de la vie, rend absurde toute idée de hasard, de réalisation mécanique ou de résurrection. Le démiurge n'est pas mauvais, comme disent les Gnostiques, pour justifier leur recherche du soi ; il est bon, puisque je peux créer au nom de et par un soi inconnaissable, qui est le vrai destin de mon soi inconnu.

J'écoute ceux qui ont *trouvé* le sens de la vie – la dévotion, l'absurdité, la recherche de soi – une misère ! Et même si, en approfondissant ce sujet, on se penchait sur les trois mystères dont nous a doté le Créateur – le Bien, le Beau, le Vrai, le résultat serait très décevant : le sens des deux premiers est inaccessible, et le sens du Vrai est trop transparent, accessible même aux machines. À l'opposé du sens à chercher se trouve le rêve à créer.

Tout, dans la nature, est une merveille folle ; l'existence de ces mystères impossibles ne peut le devoir qu'à un Créateur fou, mais qui, visiblement, n'existe même pas. On a beau constater que *la nature tout entière nous dit qu'Il existe* - Voltaire, ou proclamer *Il est éperdument !* - Hugo, Il ne se montra jamais, et nous mourrons, ignorant l'Auteur de nos jours.

En réfléchissant sur la Création, Valéry ne voit dans les causes premières que la naïveté et la futilité ; on y reconnaît deux grands défauts de son éducation : ne voir de mystère ni dans la naissance et la constitution de la matière ni dans les nobles affects ; superficiel dans la science, froid dans les sentiments.

La religion est un mystère pour les démagogues (qui ne veulent pas y voir de problèmes), un problème pour les pédagogues (puisqu'ils se moquent de solutions), une solution pour les nigauds (qui ignorent le ridicule des mystères et la gravité des problèmes).

La hauteur ne correspond ni à l'espace ni au temps ; elle est peut-être aussi inexistante que Dieu ; mais la première apporte de la noblesse comme le Second – du Mystère.

Tant de définitions farfelues de ces termes 'métaphysiques' – Grâce et Créateur. Je dirais que la grâce est toute sortie inexploquée de l'inertie des Lois, et le Créateur est l'auteur anonyme de nos trois hypostases : le Bien mystérieux, le Beau inutile, le Vrai universel. Mais les attribuer à Dieu : *L'âme, le cœur et l'esprit, c'est la trinité qui est dans l'unité de l'homme comme dans l'unité de Dieu* - Hugo – est un anthropomorphisme gratuit.

Le bon nihiliste est celui qui reconnaît notre incapacité de formuler des buts dignes de la merveille humaine et qui se résigne à n'en ébaucher que des contraintes. Cerner l'impossible (pour des raisons logiques, esthétiques ou éthiques) est plus prometteur, pour la qualité de ta plume, que de tracer le possible.

Tout le monde cherche le nom, pour désigner la grandeur du monde, et

l'on le trouve en fonction de ses faiblesses : le rêveur, au regard ahuri, l'appelle Mystère, le je-m'en-foutiste, devant les choses vues incompréhensibles, - Absurde, l'angoissé, aux yeux pleins de voix, - Foi. Le déracinement, qui voue à la hauteur complexe ; l'ironie, qui réduit tout à la platitude réelle ; la pitié, qui promet d'imaginaires profondeurs.

Entre le connu résolu et l'inconnu mystérieux traîne l'absurde sans visage, que les profonds ou les hautains transposent facilement vers leurs apanages respectifs. Les plats ou les médiocres s'y vautrent et en font leur vie.

L'absurde a bonne presse chez les bavards, surtout depuis qu'on perdit tout sens du mystère. Choisir le mystère *seul* est aussi choisir l'absurde. Le vrai choix est double : le premier porte sur la forme de notre trajectoire - un cycle de l'éternel retour (mystère, problème, solution, mystère) ou une ligne droite (le savoir, la maîtrise, l'avoir) ; le second - la place (récurrente ou fuyante) du mystère dans la trajectoire. Se vouer à l'inaccessible, c'est accepter son mécompte dans l'accessible ; *ce n'est qu'en tentant l'absurde qu'on devient capable de dominer l'impossible* – M.Unamuno - *solo el que intenta lo absurdo es capaz de conquistar lo imposible*.

Le mystère n'a pas grand-chose en commun avec l'obscurité. L'obscurité, dans les profondeurs, favorise l'absurde, à la surface - propage l'erreur, en hauteur - engendre le délire. Le mystère, dans ces lieux, stimule l'intelligence, révèle le talent, cultive la noblesse. L'ouverture au mystère prédispose à la liberté.

Impossible de rendre le mystère au moyen des mots ou des idées ; nous sommes condamnés à le traduire en problème verbal ou en solution sentimentale. *Se donner à l'appel de la hauteur, de la pureté, de l'inconnu, à la*

traduction du mystère de l'innommé éternel - Goethe - Ein Streben, sich einem Höhern, Reinern, Unbekannten, enträtselnd sich den ewig Ungenannten hinzugeben.

On ne découvre pas le mystère impossible en suivant ses rêves ; c'est, au contraire, le rêve qui naît de la conscience du mystère bien réel.

Être ou devenir ce que je suis : dans le premier cas, je ne fais qu'écouter mes sens et en vivre la merveille ou la béatitude ; dans le second, j'écoute la voix de mon soi inconnu, m'invitant à créer de l'invisible, de l'ineffable, de l'impossible. Donc, le contraire du *sois ce que tu es*, ce n'est ni dissimulation ni imposture, mais la création, c'est-à-dire le deviens ce que tu es.

L'être – le mystère de la création divine ; le devenir – le mystère de la création humaine. Imprimer dans l'agir, intellectuel ou artistique, la musique du Beau et le rêve du Bien, c'est d'en tapir le fond, la forme étant l'assertion d'un Vrai irréfutable.

Les yeux *lisent* l'horreur et l'absurdité du monde humain ; le regard *imprime* la beauté et l'harmonie du monde divin. Pourtant, c'est le même.

Sans même parler du miracle de la vie, la réalité, même matérielle, est stupéfiante, impossible, impensable. Et je ne sais pas ce qui est plus profond : le regard transcendantal ou la prospection immanente, les deux aboutissant au même émerveillement.

Les mystères ne sont pas des signes de l'insuffisance de l'esprit ; l'esprit tout-puissant constate l'impossibilité, logique, intellectuelle ou matérielle, de l'harmonie du réel. Là est le mystère, puisque l'harmonie est bien là, sans que la raison l'explique ou la conçoive.

Ce qui constitue le véritable mystère du vivant (comme, d'ailleurs, de la matière tout entière), ce n'est pas la difficulté d'explication, mais l'évidence de l'impossibilité de cet ordre des choses, impossibilité, dictée par la pure statistique ou par d'autres constructions mathématiques, à partir des électrons, molécules, cellules, codes génétiques ; c'est ce qui justifie la majuscule dans le mot *Création*. L'œil est impossible, l'oreille est impossible, le désir est impossible – et pourtant ils sont là, dans l'indifférence des robots que devinrent les hommes.

L'irrationalité du phénomène même de la vie est source d'une admiration sans limites du sage et source d'abattement bien borné du sot. Le premier y admire le mystère, le second y voit un problème horrible ou une solution atroce.

Ce qu'on applique à la mort (à la résurrection) : *C'est certain, bien qu'impossible* - Tertullien - *Certum est, quia absurdum* - s'applique tout-à-fait au caractère miraculeux de la vie, qui, d'après *Einstein*, est impossible, c'est-à-dire incompréhensible, inconcevable – cet *Einstein*, décidément, est beaucoup plus intelligent, que tous ceux qui déclarent ce monde le meilleur, ou le pire, des mondes possibles !

L'espérance (que le rêve renaisse) et l'acquiescement (à la vie mystérieuse) sont les prémisses d'un nihilisme, intime et optimiste. Chez les révoltés, grégaires et absurdistes, *le nihilisme est la volonté de désespérer et nier* - Camus.

Cioran : *Face à l'insoluble, je respire enfin*. Tu auras le souffle coupé, quand ce mystère se muera en problème, avant de suffoquer dans les miasmes des solutions. Heureusement, tu garderas tes rêves impossibles et

vitaux. Mais si l'on y plongeait ceux qui en sont dépourvus, insensibles à l'impossible, les éducateurs des robots, ils geindraient : *Du possible, sinon j'étouffe* - G.Deleuze – l'air conditionné leur manquerait.

Aucun geste consolateur final en vue, se dit le matérialiste, en se mettant à hurler au désespoir. Le beau mystère du monde me fait oublier l'absurdité ou l'horreur des problèmes et des solutions dans ce monde, se dit l'idéaliste, cet *Inconsolé, à la Tour abolie* (G.de Nerval), et s'enivre d'espérance que sa seule *Étoile* ressuscite, espérance qui est à l'opposé de la lucidité : *L'espoir, qui émerge de la réalité, tout en la niant, est la seule manifestation de la vérité* - Adorno - *Hoffnung ist, wie sie der Wirklichkeit sich entringt, indem sie diese negiert, die einzige Gestalt, in der Wahrheit erscheint* - la vérité est toujours une solution, tandis que toute espérance niche dans des mystères.

Le contraire de la Loi s'appelle le hasard, l'arbitraire, la folie. Le rêve, l'amour, l'inspiration, sans parler de l'art en général, ont leurs lois internes, non-écrites, mystérieuses. Qu'on leur obéisse a priori ou qu'on les reconnaisse a posteriori, une haute vérité percera dans le cœur ou dans l'âme.

Toutes les sciences (sauf la Mathématique) se réduisent aux représentations (théories, modèles, systèmes) d'une réalité (la matière et les esprits, au passé, au présent, au futur) et aux interprétations (langages, logiques, faits). Les faits scientifiques (formulés dans un langage, réductible aux formules logiques) ne sont vrais que s'ils sont démontrables dans le contexte d'une représentation. Donc, une vérité ne peut jamais être une adéquation de la pensée et de la réalité. La chose en soi (la réalité) gardera toujours une part du mystère ; l'inconnaissable sera toujours présent dans l'inconnu.

Chez les hommes, la chronologie de la disparition du rêve : le mépris pour le miracle impossible, l'indifférence pour l'idéal imprévisible, le rodage de l'algorithme satisfaisant.

Pour les réalistes, le monde fut, successivement, une lice, un marché, une machine. Pour les rêveurs, il ne fut qu'une scène de mystères. *Le monde est un théâtre de prodiges, où, au lieu de voir ce qui est, on ne voit que ce qui n'existe pas* - Ortega y Gasset - *El mundo es un teatro de prodigios, en el cual en vez de ver lo que hay, sólo veis lo que no está.*

Le flux temporel étant incompréhensible, l'instant *présent* est indéfinissable et même inexistant. Par le terme de *présent*, les hommes ne font que désigner leur époque. Et Maître Eckhart : *Dieu est un dieu du présent* - *Gott ist ein Gott der Gegenwart* - est-il mystique ou prosateur ? Chantre de l'inexistence ou idolâtre de son temps ?

Dans ta vie sociale, tout ce qui est réel est mesquin ou le sera avec le temps ; la vanité consiste à imaginer que tes réalités intimes soient d'admirables secrets que tu donnes en pâture aux yeux braqués sur toi. N'est admirable que l'inexistant, le rêve par exemple.

La vraie tragédie n'est ni dans l'éthique (la compassion du moralisateur Aristote), ni dans l'esthétique (le pathos de l'artiste [Nietzsche](#)), mais dans le mystique (la passion de notre soi inconnu, inspireur et créateur d'espérances impossibles).

Pour l'esprit, toute espérance ne peut être qu'absurde ; pourtant, faute des âmes, c'est de l'esprit que les hommes d'aujourd'hui attendent du soulagement ou de la consolation, ce qui, fatalement, sentira calculs

fallacieux. Seule l'âme crée des mystères consolants, comme l'esprit fabrique des problèmes désespérants.

Horrible et absurde, avec de telles épithètes le sot affuble et accable la vie, pour justifier les miasmes de son action ; le sage applique les mêmes – aux prémisses de la beauté et du rêve, pour rendre encore plus mystérieux son enthousiasme et son admiration. La vie de l'esprit, la vie sociale, est trop pleine de sens et de transparence ; la vie de l'âme, la vie artistique, offre un vide béni, où doit retentir la musique, insensée et impénétrable.

Dans la vie, comme en mathématique, le réel se réduit aux valeurs unidimensionnelles, tandis que l'imaginaire invite à forger des vecteurs complexes ; cet imaginaire, qui naît de l'extraction impossible de racines des valeurs négatives, pour aboutir à l'existence nécessaire de solutions des problèmes rationnels.

Être ridicule : une trop grande différence entre le fond et le ton. Oser un ton hautain, c'est défier la platitude qui est égalité impossible du fond, un séjour monotone dans des solutions, sans savoir les approfondir en problèmes, dans des problèmes, sans savoir les rehausser de mystères, et même dans des mystères, sans savoir tracer des perspectives des solutions.

J'use et j'abuse des termes de 'robot' et 'mouton' en tant que mutations du genre humain. Ce sont, tout de même, des manifestations de la vie (encore un lapsus terminologique : à quoi s'oppose la vie ? - au rêve ou à la matière inerte ?). Imaginez un homme-robot sur une planète sans le moindre signe de vie – il serait vu comme un miracle inconcevable, impossible. De même un homme-mouton, au milieu, où n'existe aucun multiple, aucune relation genre-espèce, - il serait ressenti comme une invitation à la fraternité.

Ceux qui calculent les fréquences des voyelles, la place des pronoms ou la longueur des périodes n'ont rien à voir avec mon intérêt pour le langage. La vraie passion du langage commence par la reconnaissance de la merveille de son absurdité, de l'immensité, qui le sépare de la réalité, de l'émoi, qui se fie à lui, et de l'émoi, qui y naît. C'est l'existence, incontournable, mais presque translucide, de modèles, entre le langage et la réalité, qui est la vraie relation, qui lie le mot à l'être, et que ne voit pas Protagoras : *Le langage est séparé de toute relation à l'être*. Les sophistes abusent de la liberté du langage, qui s'adapte au libre arbitre du modèle ; mais les idéalistes font pire : le modèle serait préétabli, asservi et adopté par la réalité.

Le sens est la jonction (une sorte d'unification mystique, au-delà du mystère) du discours (problème interprété dans le contexte du modèle) et de la réalité (qui est mystère). La langue, elle, sans le modèle, au-dessus duquel elle est bâtie, est absurde et c'est ça, son plus grand miracle. Elle est parlée et elle est parlante : *Il y a deux langages : celui qui disparaît devant le sens, dont il est porteur et celui qui se fait dans le moment de l'expression* - Merleau-Ponty. Le conceptuel se concentre autour du sens, et le poétique se fixe dans le mot : *Le poème n'est poétique que s'il s'incarne dans les mots* - [Hegel](#) - *Das Poetische ist erst dichterisch wenn es sich zu Worten verkörpert*.

Ces innombrables états d'âme, qui traversent ma conscience, mais qui n'admettent aucune étiquette verbale exhaustive ou définitive, - existent-ils ? Ou bien faut-il les classer à côté des autres grands inexistants – Dieu, le Bien, le mystère ? *Ce qui n'est pas nommé n'existe pas* - Nabokov - *То, что не названо, - не существует*.

Le mot *réalité* a, au moins, deux sens presque opposés : le mystère de la

Création divine (l'impossibilité, l'harmonie, la beauté) et la solution de l'action humaine (la transparence, la prévisibilité, le contraire du rêve). *Qu'y a-t-il de plus fantastique et inattendu que la réalité ?* - Dostoïevsky - *Что может быть фантастичнее и неожиданнее действительности ?*

Ce qui est merveilleux sur la scène du monde, c'est que tout acte de *bonté* comporte, en même temps, des couleurs du *beau* et des grandeurs du *vrai*. *Impossible que cet univers fabuleux ne soit qu'une scène de lutte entre le Bien et le mal. Cette scène est trop large pour ce drame* - R.Feynman - *This marvellous universe can not merely be a stage of struggle for good and evil. The stage is too big for the drama.* L'ampleur du *Bien* s'y complète par la profondeur du *vrai* jeu et surtout par la hauteur du *beau* décor. La vraie merveille, c'est la même intensité du mystère qui y enveloppe et l'espace et le temps.

L'Absurdité et le Monde

Pour l'homme, l'univers est décrit par les trajectoires de la nature et de la culture. Le cycle de l'existence de la nature est horrible et incompréhensible ; deux tableaux qui défient toute imagination : la naissance invraisemblable de la matière dans/après le Big-Bang, la mort de l'esprit dans un espace aux étoiles toutes éteintes. Est-ce que le parcours de la culture serait semblable ? - des graffiti de cavernes à la glaciation des âmes, face aux étoiles abandonnées.

La moitié de mon enthousiasme vient de la beauté du monde, l'autre moitié – de la beauté du monde où je vis, l'autre moitié – de la beauté du monde que je crée sur mes pages ; mais ces deux mondes ne se chevauchent même pas. Celui qui ne voit dans le monde que l'absurdité est un handicapé de la cervelle ou des yeux.

Que, pour toute émanation de la matière, le Créateur nous ait pourvu de capteurs est proprement prodigieux. *Que l'œil puisse s'être formé par la sélection naturelle, voilà une hypothèse absurde au plus haut point - Darwin - To suppose that the eye could have been formed by natural selection, seems absurd in the highest degree.* Mais qui, de matière, de fonction et d'organe, fut le premier à mûrir dans le Dessein divin ? En tout cas, l'accord entre nos organes et la réalité est si total, tout en étant miraculeux, que l'Être et le Paraître seraient des synonymes.

Dire que Dieu est la Nature ([Spinoza](#)) est aussi idiot, que dire que l'horloger est l'horloge. Dieu créa cette nature merveilleuse, couronnée par

la vie ; Dieu mit dans l'homme trois sublimes facultés – le cœur, l'âme, l'esprit ; mais si le Bien reste une étincelle divine, réchauffant notre cœur mais intraduisible en actes, la Beauté et la Vérité (l'art et la science) sont des œuvres entièrement humaines. L'art est affaire de sensibilité et de génie ; la science est affaire de représentation et de langage. Dieu, apparemment, n'a pas besoin de ces attributs ; par ailleurs, tous les attributs, qu'on lui prête, sont anthropomorphes ; Dieu n'est pas seulement muet, mais nu et peut-être inexistant.

Incapables de munir le monde d'un sens, les plus bêtes des nihilistes le proclament absurde et se vautrent dans le *dévoilement du néant*. Tandis que tant de lectures, c'est à dire d'interprétations, au sens musical, se présentent à celui qui possède son propre regard et maîtrise les gammes de l'intelligence (le langage créé et les requêtes bien formulées, à l'origine du sens, que je donne plutôt que je ne le lis). Les plus sots n'entendent même pas le bruit des choses et s'effraient de leur silence. Ce n'est pas le sens qui manque à ce monde, mais bien la musique.

Il est absurde d'*aimer* une vérité. Mais une vérité peut traduire une harmonie, insoupçonnée et stupéfiante, du monde ; seule celle-ci mérite une admiration. Aimer la vérité, c'est comme aimer les couleurs, utilisées pour peindre un tableau, et oublier le tableau lui-même.

Ceux qui, depuis la Révolution française, dominaient la culture européenne se définissent en fonction de leurs manques : faute de moyens – les progressistes, vide des fins – les absurdistes, béance des commencements – les présentistes. Les premiers visaient les horizons collectifs, les deuxièmes – les profondeurs personnelles, les troisièmes – la platitude sous leurs pieds. Tous – aigris, respirant l'air du temps et s'en inspirant, et, tout compte fait, - enfants de la nature. L'homme de culture se

tourne vers les grands hommes, tous morts, tous au passé, tous familiers des mêmes firmaments détachés du temps. Son talent le dote de moyens, son intelligence lui souffle les buts, sa noblesse lui dicte les commencements. Et c'est la noblesse qui fait le plus défaut, aujourd'hui.

Ils énumèrent des imperfections, ratages, horreurs du monde (une tâche à portée de tout sot) et concluent à son absurdité et conjurent l'âme indignée à se substituer à l'esprit, complice du pire. Ce qui s'appelle – vivre de faits, qui, pourtant, ne sont qu'une bibliothèque de signaux, nullement opposée à la sensibilité, qui, elle, sait transformer les yeux du réel en regards de l'imaginaire.

Rousseau : *Ce peuple serait plein d'originaux, qu'il serait impossible d'en rien savoir ; car nul homme n'ose être lui-même.* Un autre peuple se présenta comme la nature l'a coulé. Depuis, on sait tout sur le troupeau.

Des professeurs repus, après leurs dîners en ville, lancent leurs révoltes prométhéennes, au nom de l'homme qui souffre, atrocement, des budgets et des impôts injustes. Ils dénoncent la perfidie des modes de scrutin, les promesses du bonheur non-tenues, les erreurs fatidiques dans le calcul du prix de l'essence. Dans leur amère solitude, ils s'offusquent de ce monde absurde, refusant un financement plus décent de leurs postes à durée indéterminée.

Comment me débarrasser du désespoir ? - vivre dans un Ouvert et ne me passionner que pour les perspectives se perdant hors de cet Ouvert. Tout ce qui débouche sur un monde clos est source d'ennui. Cet Ouvert est plus près du Fermé de [Valéry](#) que de l'Ouvert révélé (*entborgen - aléthéia - illatence*) de [Heidegger](#). La passion est fusion, désirée, impossible et imaginaire, de mon élan et de mes limites : *Quand la forme vitale, créée par*

l'union naturelle de l'illimité et de la limite, vient à se détruire, cette destruction est souffrance ; et le retour à son essence constitue le plaisir - Platon.

Aucune terreur dans ma vie ne fut comparable à celle que je vécus le jour de la mort de ma mère : une sensation bestiale d'abandon, de danger imminent, de pétrification de tout lien avec le monde des vivants, de perte de toute source vivifiante. L'absurdité de tout acte, l'insignifiance de tout mot, la bassesse de toute idée. Et quelle horreur, cette réaction de Valéry, dans les mêmes circonstances : *Je voudrais écrire un petit recueil sur elle.*

Le sentiment et la pensée, évidemment, accompagnent toute action, mais mesquinement, en se profanant. On devrait les tenir à l'écart des itinéraires arbitraires de nos bras ; le cœur et l'esprit devraient se confier à l'âme, qui se voue à la musique de ses états et se détourne du bruit des états du monde. *Les plus forts pensent ce qu'ils font et font ce qu'ils pensent - Unamuno - Los fuertes piensan lo que hacen y hacen lo que piensan* - le premier est banal et le second – impossible.

Aucune définition opératoire du monde, de la substance, de la liberté, de Dieu n'est possible. Et pourtant, tant de raseurs dissertent sur l'indécidabilité des antinomies kantienne...

Non seulement *la vraie vie est ailleurs*, mais le vrai amour aussi. L'être aimé ne doit pas emplir le monde, pour en redéfinir les horizons, mais te faire quitter le monde, à la verticale, pour te faire aimer les firmaments inexistantes.

L'ambition grisante et impossible – à travers mes mots faire parler mon âme. Les cœurs ne s'y prêtent pas non plus, ils parlent trop haut, et les âmes

n'en captent que des échos rabaissés, terre-à-terre, infidèles. À l'état naturel, l'âme est nue ; c'est dans la nuit que son silence nous excite : *Le silence est une nudité de l'âme, qui s'est libérée de la parure des mots* - D.Fernandez - de jour, on ne peut l'admirer que sous cette parure.

Deux profanations verbales : en vociférant *Je ne suis pas d'accord avec ce monde*, ils parlent de *négation* ; en proclamant *Le monde est absurde*, ils se prennent pour *nihilistes*.

L'Absurdité et la Philosophie

Le penser en général n'a presque aucun sens ; il a trois sens différents dans les trois sphères irréductibles : la représentation, l'interprétation, la validation, où penser fait, respectivement, appel à la compétence, à la rigueur, à l'imagination, donc à nos facettes philosophique, scientifique ou poétique. Pour prouver que *je suis*, il suffit de constater que *je pense*, mais pour savoir ce que je suis, je dois préciser que je pense *en tant que*.

Le terme d'existence s'applique aussi bien à la réalité qu'à la représentation, tandis que celui d'essence n'est pensable que dans les représentations. Il est pratiquement impossible de trouver deux humains, ayant des représentations identiques d'une même réalité ; l'usage des mêmes noms ne peut pas cacher la différence fondamentale des objets modélisés et, partant, de leurs essences. N'est donc possible aucune prétention des essences d'être des *structures universelles* ; [Platon](#) est trop obnubilé par le monde fantomatique des idées, et Husserl - par celui de la réalité.

Tout ce que nous connaissons de la réalité provient de nos représentations ; l'appel à la réduction phénoménologique est creux, puisque il est impossible de s'abstraire du réel plus que nous ne le faisons déjà. Mais l'appel à la réduction eidétique est encore plus irrecevable, puisque l'essence pure des phénomènes s'ensuit immédiatement des concepts, formés dans la représentation. La phénoménologie, comme la philosophie analytique, sont deux charlatanismes, fondés sur l'inattention à

l'interprétation ou à la représentation, ces univers médiateurs, qui se logent entre la réalité et, respectivement, la conscience ou le langage.

Le structuraliste : vous avez beau changer le décor, vous jouez les mêmes rôles ; l'existentialiste : le jeu d'acteur ne vaut que par une mauvaise mémoire dans l'absence de souffleur ; le postmoderne : ce n'est pas le sens des scènes et des caractères qui rend l'essentiel, mais l'absurdité du langage. Et si c'était l'écart entre mes planches, le parterre et le paradis ?

Toutes les antinomies intéressantes naissent non pas dans les choses en soi (Kant et [Hegel](#)), mais dans des glissements de langage (modifications de modèles ou de tropes) ; et ce n'est pas une réconciliation dialectique (impossible dans le cadre d'un même langage) qui résout le conflit, mais l'unification d'arbres langagiers ou leur refus de s'unifier ou de faire partie d'une même forêt. C'est la richesse des langages et non pas la pauvreté des logiques qui est à l'origine des antinomies.

Je refuse de gaspiller le beau terme d'*Universaux* pour l'attacher aux vécues telles que *blancheur*. Je le réserve à la triade divine – le Bien, le Beau, le Vrai, qui touche tout homme, mais doit servir de base pour une bonne philosophie, s'articulant autour de la consolation et du langage. La noblesse, dans l'élaboration de consolations, découle de l'axe, allant d'une mélancolie à la tragédie et créé par la fatalité du Bien, de plus en plus inaccessible, et du Beau, dont le vertige faiblit. L'intelligence du regard sur le Vrai est déterminée par le rôle qu'on y accorde au langage en tant qu'intermédiaire logique entre la réalité et la représentation. Cette philosophie est donc rencontre d'une noblesse et d'une intelligence.

Seuls les impacts sur nos sens sont immédiats ; il n'existe pas de connaissances immédiates, que l'orgueilleux philosophe accorde à la

populace, en s'affublant lui-même de connaissances métaphysiques, transcendantales, ontologiques ; celles-ci sont présentes, et au même degré, chez n'importe quel bouseux, qui les traduit dans une praxis visible, tandis que l'écolâtre les enveloppe d'une poïesis illisible. La bonne philosophie est morte à cause de ces innombrables chaires de philosophie, d'où sortent des zozos, se distançant des moutons illettrés, pour devenir eux-mêmes des robots programmés.

L'ennui m'étouffe dans les miasmes pseudo-philosophiques, lourds et monotones, autour de la *vérité*, du *savoir*, des *substances* ; une saine respiration philosophique n'est possible que dans un langage poétique enveloppant des rêves impossibles.

Un étrange parallèle se dessine entre les *ambitions* de la philosophie analytique du siècle dernier et les *résultats* de l'IA neuronale. La première prétendait pouvoir extraire un sens unique de tout discours, celui-ci étant le seul objet d'étude (toute représentation étant exclue). Une prétention, évidemment, absurde, puisque le sens dépend des connaissances et des attentes de l'émetteur et du récepteur du discours, ce qui donnait à celui-ci autant de sens qu'il y aurait de personnages putatifs aux deux extrémités de la chaîne. Mais voilà que l'IA neuronale affronte le discours aux milliards de textes, ingurgités par l'*apprentissage*, pour en sortir le sens *moyen statistique*. Or, il se trouve que cette misérable (car sans aucune trace d'intelligence) moyenne est presque toujours *satisfaisante*, sans être ni vraie ni fausse ! Une idée, *intellectuellement* absurde, confirmée et soutenue par une méthode *mécanique* !

Là où le changement d'expression change la pensée s'arrête la science et commence la poésie (et donc une bonne philosophie). Chercher, en philosophie, des invariants purement intelligibles, résistant au sensible,

est une tâche impossible, que se donnaient des rats de bibliothèques et que voulait leur imposer le trop bon Valéry, exaspéré par le verbalisme philosophique.

L'un des buts de l'écriture est d'occulter le comparatif et rester en compagnie du seul superlatif. En exclure tes contemporains est une prévention pédagogique à recommander. *Soli Deo auribus* – aurait pu être ma devise (plagiée de Bach : *Soli Deo gloria*). Quand ton seul auditeur, interlocuteur muet, est un absolu inexistant, appelé Dieu, tu deviens bon Narcisse : *L'âme de philosophe contemple sa propre contemplation* - Dante - *L'anima filosofante contempla il suo contemplare medesimo*.

Tout philosophe doit trancher : l'homme est une nullité ou une divinité, une machine ou un ange. Aujourd'hui, la première réponse domine outrageusement, surtout depuis que Dieu est proclamé mort. Plus Dieu est moqué, abandonné, solitaire, agonisant, plus ardemment je cherche Sa compagnie, hors réalité – dans le rêve.

Le philosophe est artisan des réinterprétations ; toute pensée, absurde dans l'interprétation courante, admettrait un sens intéressant, moyennant réinvention de modèles ou de langages. *Je ne sais comment il ne se peut rien dire de si absurde, qui n'ait été avancé par quelque philosophe* - Cicéron - *Nescio quo modo nihil tam absurde dici potest quod non dicatur ab aliquo philosophorum*. Le grain est absurde ; est sensé l'arbre, qui en naît. De même, le jugement (défini par Kant comme *représentation de la représentation* - *Darstellung der Darstellung*), comparé au regard.

Leurs théories du soupçon ou du déguisement partent de l'hypothèse d'une authenticité possible, dans le verbe ou dans le geste, qui rendraient fidèlement notre moi, habituellement inavouable ou indépistable.

Authenticité impossible, car seule l'invention-création (que Valéry appellerait transformation, car toute création est de la traduction, ce qui suppose un original à transformer) est le vrai visage de l'homme, la visagéification. La seule vraie différence entre artiste et mouton-robot est dans les deux acceptions du terme de *modèle* : le second reproduit le modèle courant, le premier en crée une représentation nouvelle.

Toute science a un versant artistique ; mais là où une question n'admet plus qu'une seule réponse, l'art est impossible. Comme, d'ailleurs, la philosophie : *Philosophie, somme de tous les sujets, sur lesquels il est possible de différer d'opinions* - Valéry. La chouette de Minerve, qui ne prenait son envol qu'à la tombée de la nuit, le savait.

Le nihilisme est un contraire du scepticisme et de l'absurdisme. Pour ceux-ci, notre propre avis comme l'avis des autres ne valent rien. Pour le nihiliste, bâtir sur les avis des autres ne vaut rien ; seuls valent nos propres fondements, commencements, élans. Être nihiliste, c'est annihiler les avis des autres et ne compter que sur soi. Il va de soi, qu'il ne s'y agit pas de science, mais de poésie et de philosophie.

Sombrer dans la sagesse, se surmonter, se connaître, retrouver la paix et l'entente avec soi-même – une perspective minable et impossible. En revanche, une sensation cuisante, que je ne pourrais être d'aucun secours à moi-même. Je me repais de désistements et de capitulations.

Le scientifique explore le nécessaire, le philosophe narre le possible, le poète chante l'impossible.

Ce n'est pas le taux de choses abstraites, d'objets sans corps, qui distingue un discours philosophique. Tout homme de la rue en fait autant

usage. Le philosophe déniche surtout des objets, qui n'ont pas encore de noms, ou bien il flaire ceux qui n'existent même pas. C'est le travail d'une vraie imagination.

L'être et le devenir dans les transcendants : dans l'être, le vrai est antinomique du faux, le bien est affaire de noblesse, le beau est jugé par le goût arbitraire ; dans le devenir, de nouveaux langages préparent de nouvelles vérités, le bien se traduit en sacrifices, le beau est affaire de création. Tout cela pour dire, que les prises de position y sont absurdes ; la pose, plus artistique que scientifique ou philosophique, y est plus à sa place. En pertinence, l'intelligence y cède au talent.

Les superficiels et les vagues voient dans la vérité un *objet*, ni langagier ni conceptuel, existant depuis la nuit des temps, résistant aux tentatives humaines de s'en emparer et reflétant, avec fidélité et précision, des choses en soi, constituant la réalité. L'homme chercherait à *atteindre* cette vérité fuyante, pour proclamer sa possession. Presque tous les philosophes partagent cette aberration. La vérité, sans spécifier le *de quoi*, est une chimère insaisissable ; quant au *quoi*, il doit être langagier, réductible au conceptuel, et formulé par le *qui*, muni du *comment* personnel.

Les philosophes attribuent à la *vérité* un sens moral ou psychologique, ils combattent les menteurs ou les imbéciles, qui se moquent de l'existence même des philosophes. Ceux-ci auraient dû consulter des logiciens, des linguistes, des cognitivistes, qui se moquent des logorrhées philosophiques.

Un philosophe qui se *bat* pour la vérité est aussi pitoyable qu'un concierge qui se battrait pour un théorème ; l'outil, la logique, leur est inaccessible au même niveau. Les deux sont incapables de désigner leur

adversaire ; même Don Quichotte y fut plus explicite.

R.Debray : *On aura rarement vu tant de révoltés courir avec autant d'entrain à l'orthodoxie du jour.* Les insurgés sont partout dès qu'on sacrifie les barricades à la liberté de circulation et voue ses rêves au pouvoir d'achat (mai 1968). *La barricade ferme la rue et ouvre la voie ... vers la même étable. Prenez vos rêves pour des réalités ... en leur souscrivant une assurance-vie.* La généalogie de cette *révolte* : les philosophies du *soupçon*, l'*absurdité* de l'existence, l'homme du *ressentiment*, le *marginal majoritaire*.

Impossible de nous débarrasser ni du désespoir ni de la croyance ; mais sur la gamme qu'ils forment il est loisible au talent philosophique de composer une musique de consolation. L'espérance n'est que frêle croyance, bâtie au-dessus de la certitude du désespoir : *Le contraire de désespérer, c'est croire* - Kierkegaard. Le contraire de désespérer, c'est s'enthousiasmer pour un rêve sublime et impossible.

Chacun de nous porte, au fond de soi-même, des points inconsolables et indicibles ; c'est pourquoi nous avons besoin de philosophie, qui est consolatrice de l'impossible et muse des langages d'au-delà des pensées.

Dans la recherche de remèdes à nos maux, le philosophe doit imiter le charlatan ; seulement, celui-ci s'occupe de guérir un mal, qu'un bon médecin aurait pu traiter, tandis que celui-là doit se vouer à l'incurable. *Les hommes me demandent la voie du salut, la parole qui guérit* - Empédocle – et c'est dans une belle impasse que les âmes mortelles se réjouiront de ton impossible et irrésistible salut.

La philosophie apollinienne est impossible, elle doit être dionysiaque, c'est à dire pénétrée d'Éros, et dont elle devrait s'inspirer, pour atténuer nos

désespérances ; la volupté est virtuellement plus profonde que tout désespoir réel.

Ils voient leur désespoir dans l'absence/présence d'un infini, qu'ils ne parviennent pas à valoriser. L'infini des repus et des bavards n'est qu'une blague. Le seul infini métaphysique est dans la distance entre le Bien, ayant notre cœur pour demeure, et les lieux où notre action veut placer Celui-là. Notre plus grand malheur est dans l'extinction de notre regard, de cet élan vers l'inexistant, et qu'adoucît notre noblesse, en suivant ces étapes : la mémoire, la langueur, l'espérance.

Tous les philosophes, indifférents à la recherche de consolations, sont des hommes sans cœur. Chez [Nietzsche](#), la consolation, c'est l'élan vers le surhomme, vers le divin, vers l'inexistant donc – la plus noble des consolations !

Toute action a un sens dans le temps (elle s'y appellera acte) et en a un autre - hors du temps ; on les attache à l'être ou au devenir, à la vie ou à la mort, au salut ou à l'absurde. Et puisque l'art est tentative d'insuffler de la vie, d'apporter de l'oubli ou de la consolation, il doit faire oublier le temps.

Comment on gagne en sagesse : impossible d'entrer deux fois dans le même fleuve ; impossible de le faire même une seule fois ; inutile de s'y mouiller pour en connaître l'horizon ou la profondeur, quand ton rivage a de la hauteur.

Avant de nous assommer, pour la millième fois, avec les mêmes absurdités parméniennes, cartésiennes ou husserliennes, les philosophes raseurs prennent la précaution de nous assurer de leur attachement à l'angoisse et à la révolte et de leur indifférence aux livres des autres.

Devenir utile ne veut pas dire, automatiquement, cesser d'être beau. C'est une fausse irréversibilité ! La sagesse est dans le passage du possible à l'impossible et de l'utile à l'inutile ! L'artisanat fait l'inverse et croit son travail irréversible.

En traitant d'absurdes la plupart de grands ouvrages philosophiques, il faut se rappeler que l'absurdité, étymologiquement, ne fut pas l'absence de sens mais l'absence de musique. Chez Kant, l'abondance de sens et le vide musical – la banalité des jugements. Chez [Hegel](#), le sens arbitraire (toute transformation par négation, complémentarité, inversion de sujet et d'objets laissant le discours amphigourique au même degré de tangence), la prétention à la musique avec une oreille de sourd. Chez [Heidegger](#), le sens noyé dans l'absurdité morphologique, mais une bonne imagination apportera un sens insoupçonné par l'auteur lui-même, puisque la musique y est réelle.

Dans aucun autre domaine la justesse du *traduttore traditore* ne se manifeste aussi dramatiquement qu'en philosophie. N'importe quel gamin allemand comprendrait le terme [heideggérien](#) *Unselbstständigkeit* – *non-autonomie, besoin d'appui* ; l'un des pires bavards français, Sartre, le traduit par *non-substantialité originelle dans les trois dimensions de la temporalité*. Remarquons, en passant, que le pauvre axe temporel (uni-dimensionnel !) y reçoit deux dimensions supplémentaires imméritées.

99 % des phrases, tirées des œuvres des plus grands philosophes, possèdent cette embêtante qualité – j'aurais honte de les avoir pondues ! La banalité, le hasard, l'insignifiance, l'absurdité, l'inexpressivité les rendent sans intérêt hors de leur contexte. La nécessité, dictée par le genre narratif, de jeter des ponts entre des îlots de pensées, conduit, inévitablement, aux

pâles bavardages. Pour juger une œuvre, il faut l'expurger de ces remplissages parasites ; le résidu ne contiendrait que des métaphores, des pensées, des maximes. Après cet assainissement, personne au monde, y compris ceux que j'admire franchement, ne pourrait rivaliser avec moi.

Trois hypostases, à hiérarchie variable, nous résumant : celui qui crée, celui qui connaît et celui qui aime. Leur fusion (l'ambition des sots) n'a aucun sens, bien que même [Nietzsche](#) succombe à l'illusion : *Toute création est l'envoi de messages : tout y est un - ce qui connaît, ce qui crée, ce qui aime - Alles Schaffen ist Mitteilen. Der Erkennende, der Schaffende, der Liebende sind Eins*. L'illusion vient de la fausse association du philosophe avec la connaissance et du saint - avec l'amour (*Le philosophe, l'artiste, le saint - c'est tout un -* [Heidegger](#) - *Der Philosoph, der Künstler, der Heilige - Eins*), tandis qu'ils n'en sont que chantres, sans être ni savants ni amoureux ; réunis, ils forment un poète. Les connaissances – contraintes négatives, l'amour – positives. La création – chemin.

[Heidegger](#) est le plus grand mystificateur du XX-ème siècle ; c'est en philologue qu'il s'amuse avec ses jeux étymologiques, morphologiques ou phonétiques, que ses admirateurs ou adversaires prennent au sérieux, pour échafauder des vocabulaires absurdes et creux. Par exemple, *dévoilement* ou *oubli*, provenant de *aléthéia* grec, où la vérité serait une sortie de l'oubli, ou *Gegend, Gegenüber, Gegenstand* - *contrée, vis-à-vis, objet*, sur lesquels discutaillent tant de scrutateurs français. C'est à profusion qu'il sema ses charades et boutades ; à comparer avec les tirades anti-philologiques de Sartre.

Quand je lis le linguiste borné ou le philosophe vague, je comprends qu'il est impossible de savoir ce qu'est la langue, si l'on ne sait pas ce qu'est la raison, et qu'il est impossible de savoir ce qu'est la raison, si l'on ne sait

pas ce qu'est la langue. Il manque, respectivement, un bon quantificateur universel ou un bon quantificateur existentiel.

Le sage est celui qui pose des équations avec le plus grand nombre d'inconnues et avec les plus vastes domaines de leurs valeurs. Pour le sot, le mot est une constante, pour le sage - une vaste variable. Poétiser, c'est imaginer des relations impossibles entre variables imaginaires. Penser, c'est indiquer des classes de solutions.

Le néant fut l'ultime refuge des attributs, qu'on avait tenté d'attacher à Dieu, à l'amour, à l'art. On appela cette tentative désespérée - l'absurde ou l'existentialisme. Sans point d'attache crédible, ces attributs n'ont qu'à se substantiver et à ne se lier qu'avec des conjonctions décharnées.

Il faut reconnaître, que la pose de Cioran - *tout m'est de trop et tout me manque* - est une solution de facilité ; trouver la plénitude au milieu des choses inexistantes est un défi plus digne. A.Kojève, n'a-t-il pas tenté une philosophie de l'Inexistant !

La vie réelle se trouve entre le trop haut et le trop bas, entre l'impossible et le jetable ; pour la voir, je dois regarder devant moi-même, à hauteur d'hommes, et non pas à hauteur d'arbres, où abondent les feuilles mortes ou l'appel des astres ; la vie irréaliste est là, imprévisible. Ma vie est la feuille et l'écorce ; ma mort, c'est le fruit. *La base intellectuelle de mon esthétique est la Philosophie de l'Irréalité* - O.Wilde.

Ni la consolation tragique, ni le verbe poétique n'ont de place dans la vie réelle ; ils ne peuvent s'incarner que dans un rêve immatériel. La philosophie et la vie sont incompatibles.

Il n'y a que deux axes transcendants : le bon et le beau, et il est donc impossible d'aller *au-delà* du Bien et de la beauté, mais il est possible, grâce au talent, à l'intensité et à la noblesse, de se mettre *au-dessus*, en hauteur. Le firmament nous gratifie de ce qui est inaccessible à l'horizon, la maxime peut atteindre ce qui se refuse à l'aphorisme.

Aucune opinion, aucune méthode philosophiques n'infléchissent la direction ou l'intensité du regard de l'homme qui se sonde ; elles n'alimentent que la logorrhée des acolytes ou des historiens de la philosophie. Les seules conséquences désirables d'une lecture philosophique sont la vénération d'un Bien impossible et l'admiration du beau incompréhensible. Tout ce qui est doxique, méthodique ou véridique, en philosophie, devrait être négligé.

L'*utilité* n'est pas un attribut booléen, comme pensent tous les philosophes, mais une relation binaire entre l'objet-acteur et l'objet-but. Le libre arbitre créant des buts à volonté, il est possible de déclarer *utile* n'importe quelle perfidie ou tricherie. Et ils déclarent, que l'utilité est la vertu même ! Avec la *puissance*, ils arrivent à la même absurdité.

Index des Auteurs

Abélard P.	83	Derrida J.	64	Kojève A.	35,105
Apulée	10	Descartes R.	29,102	Levinas E.	35
Aristote	6,25,40, 51,60,84	Diderot D.	10,48	de Maistre J.	56
St-Augustin	5,16,48, 70	Don-Aminado	13	Mandelstam O.	40
Bach J.S.	98	Dostoïevsky F.	17,20, 43,87	Marx K.	20
Bachelard G.	55	Me Eckhart	84	Merleau-Ponty M.	86
Barthes R.	46	Einstein A.	20	Montaigne M.	49
Baudrillard J.	41	Empédocle	101	Montesquieu	73
Beckett S.	23	Épictète	53	Musil R.	6
Bélinsky V.	61	Fernandez D.	93	Nabokov V.	77,86
Berdiaev N.	27,70, 73	Feynman R.	87	de Nerval G.	83
Bergson H.	20,53	Fourier Ch.	52	Nietzsche F.	9,10,13, 15,19,25,34,36,44, 45,50,61,62,84,102, 104
la Bible	33,33	Freud S.	70	Novalis	30
Blanchot M.	11	Gide A.	7	Ortega y Gasset J.	57, 62,84
Blok A.	5,49	Gödel K.	15	Parménide	36,102
Bloy L.	52	Goethe W.	25,40, 80	Pasternak B.	11,31,47, 54
Bolzano	34	Greene G.	49	Pavese C.	73
Borgès J.	5	Grégoire de Nys.	46	Péguy Ch.	77
Braque G.	37	Hamann J.G.	75	Pessoa F.	52
Breton A.	57	Hegel J.G.	20,27, 35-37,73,86,96,103	Picasso P.	45
Camus A.	18,20,22, 26,82	Heidegger M.	5,34, 36,62,62,91,103,104	Pindare	22
Casanova G.	66	Héraclite	45,50	Platon	7,25,62, 66,91,95
Celan P.	40	Hesse H.	33	Pope A.	43
Char R.	14,45,71	Hippius Z.	22,28	Pouchkine A.	8,60
Che Guevara A.	39	Hölderlin F.	45	Prichvine V.	60
Chestertin G.K.	17	Horace	39,40	Protagoras	86
Chestov L.	14,24,35	Hugo V.	78,79	Proudhon P.J.	42
Cicéron	98	Husserl E.	6,29,34, 95,102	Publilius	18
Cioran É.	12,24, 55,74,82,105	Jésus	60,70	Pythagore	38,60
Claudél P.	19,70	Joubert J.	30,75	Rilke R.M.	40,58
Conrad J.	59	Kandinsky V.	74	Rolland R.	23
Dante A.	98	Kant E.	76,92,96, 98,103	Rousseau J.-J.	63,74, 91
Darwin Ch.	26,89	Kierkegaard S.	16,17, 36,101	Rozanov V.	28
Debray R.	39,44, 101	Klioutchevsky V.	42	Russell B.	34,51
Deleuze G.	83				

Saint Exupéry	52	Tertullien	82	Wittgenstein L.	8,20,
Sartre J.-P.	20,35,	Thomas d'Aquin	39		34,64
	37,54,73,103,104	Tolstoï L.	15,67,74	Yeats B.Sh.	39
Schlegel F.	7	Tsvétaeva M.	28,55,	Zénon d'Élée	29,32
Schopenhauer A.	19		57		
Sénèque	66,67	Unamuno M.	80,92		
Serres M.	28	Valéry P.	7,9,14,		
Shakespeare W.	35		21,22,31,45,58,59,		
Socrate	60		61,64,70,79,91,92,		
Spinoza B.	9,13,26,		98,99		
	29,51,55,89	Vico G.	9		
Stendhal	61	de Vinci L.	10		
Tarkovsky A.	71	Voltaire A.	55,73,78		
Tchékhov A.	23,26	Weil S.	27,30,72		
Térence	37	Wilde O.	57,74,105		

Sommaire

Avant-propos	I
Contre les Absurdistes	3
Généralités centrales	69
Le Mystère	77
Le Monde	89
La Philosophie	95
Index des Auteurs	107

Sur notre planète, tous les malheurs, toutes les violences, naturels ou artificiels, ne peuvent pas effacer de notre conscience ce tableau, qui mériterait le nom de Paradis. La Terre, visiblement, est un paradis unique, dans un Univers glacial, inerte, effroyable. L'enfer, c'est l'ailleurs, l'au-delà de notre belle Terre. L'enfer, heureusement, uniquement pour notre imagination qui nous placerait dans ces horribles contrées.

Le sens de notre existence ne consisterait-il pas dans l'entretien de notre admiration devant une œuvre qu'on est incapable de découvrir l'origine, les forces, les desseins ? Et cela jusqu'à notre dernier souffle ou dans les pires des souffrances, dans les plus irréversibles déconvenues.

